CÉDRIC GODART

Les pluies ne durent jamais en Écosse

Roman

Préface d'Eddy Caekelberghs

À Gaëtan.
Dans mon cœur.
Dans ma chair.

À Lola.
À tout jamais.

« Vivre en société serait impossible,
si nous disions la vérité. »

Pascal Sevran

Préface

Je me suis accroché un soir, sur la toile de l'Internet, aux pas de Cédric et j'ai arpenté ses traces. Ses pluies, surtout. Celles qui battent sa mémoire ; qui lavent ses yeux d'enfant. Enfant largué dans une vie, un monde, une différence cruelle, sans pitié parfois ; banalement normale pourtant. On l'espère, à présent !

Sa plume est vive, acérée, sans scrupules ni facilités. Son âme est brûlante. Vivante, mais brûlante. De ces fièvres qui troublent l'élan du bonheur. Sa plume, il la trempe dans l'encre chaude de son âme d'enfant. Et de la trempe, il en faut pour oser arpenter les chemins sinueux de la mémoire douloureuse, des colères amères, des blessures enfouies qui brutalisent l'homme en devenir.

Il y a ici du verbe, du goût, de la couleur, du sang, du sperme, des larmes, des yeux, du coeur, du cul, du soleil et des brumes ... et des pluies, aussi, qui ne durent jamais longtemps. La part d'ombre et de lumière qui hantent nos vies et peuplent nos fantasmes. Celui qui vit sans fantasmes s'expose au risque de mourir deux fois, de son vivant ! Cédric accepte d'accoucher de ce que l'on scelle, en général, au plus profond de nos yeux clos. Il acoquine les mots, il accouche les verbes, il domine sa langue ; il se soumet à ce qu'il est. En pensées, actions et omissions. Cédric gère – dans les brumes et les pluies soudaines de ses imaginaires nocturnes – le droit de vivre au soleil ses amours et ses différences. Cédric erre dans les brumes et les pluies des non-dits, des *maux* qui blessent l'adolescent qu'une famille, un village, une société – et puis lui aussi, peut-être – auraient voulu plus *normal.* Cédric aime ces fulgurances et ces errances, de l'ombre à la lumière, entre ces gouttes de pluie qui détrempent, qui révèlent,

qui pleurent parfois. Des pluies qui lavent l'âme aussi. Et qui ne durent jamais longtemps.

J'ai découvert, un soir d'errance virtuelle, par hasard le blog de Cédric (www.journaldecedric.net). Ces petites chroniques quotidiennes où une encre rare s'affirmait, se lovait, se révélait. Osait, en somme. J'ai été capté, je suis tombé de l'autre côté de son miroir où je repérais certains sillons qui ne trompent pas. J'ai partagé ses voyages, humé ses décors. Je me suis trempé avec lui dans l'eau vive de ses audaces et je me suis laissé emporter, malmener, refléter...

Vous serez – à votre tour – choqués, brutalisés, éclaboussés, entraînés, sidérés – déniaisés ? – par ces pluies féroces, précoces et passagères. Et, qui sait ? Vous laisserez-vous aller à répondre à votre tour à ces messages jetés à l'inconnu qui passe, cet *autre* nous-même, cet autre *nous / m'aime ?*

Il y a un homme, des doutes, de l'amour ici. Et de la vie qui sourd, qui s'épanche et se teinte de ces *ancres* vives que Cédric a jetées dans ses ports d'attaches. Je lui souhaite de pouvoir larguer ses amarres et libérer encore sa parole. Elle est vraie.

Eddy Caekelberghs

J'allais oublier...

J'allais oublier de remercier Etienne, le correcteur, Laurent, l'inspirateur de la phrase « on s'aime et c'est un luxe qu'on aura plus jamais . », mon éditeur, le collège, des profs dont j'ai oublié le nom, les pelotes de laine sur les jambes lourdes de mamy.

J'allais oublier trop de monde. Je risquais de lasser, de mal vous aiguiller. Alors j'ai tout balancé, effacé l'avant-propos, au diable les niaiseries d'usage, les crédits, les portraits de famille, les traits d'humour privés.

Et puis surtout, j'allais oublier de vous remercier de porter votre regard sur ce premier roman.

Cédric Godart

« Un poète est un monde enfermé dans un homme. »

Victor Hugo

I.

Des rives à l'infini

« Matthieu, mon amour.

Je n'ai pas voulu briser ton sommeil. Ta respiration était si paisible. J'ai caressé ton front. Tu m'as regardé et tu as souri. Un réflexe sans doute.

A l'heure où tu liras ces lignes, je songerai à tous ces gestes que tu accomplis chaque matin, qui sont un miracle, une répétition sans possible lassitude, un air connu que je réclame sur les planches de nos vies sans importance. Je pars seul, le cœur si lourd, le bagage si léger. Cela fait bientôt neuf années que je m'accroche à toi, que je te regarde vieillir et s'accomplir l'œuvre du temps, notre sépulture.

Cela fait quelques heures que je suis là, à tourner en rond, un manuscrit à la main, qu'il me faut achever ou jeter par-dessus bord.

Voici deux billets d'avion. C'est à toi de décider.

Il en va ainsi à chacun de mes départs : je voudrais oublier que le retour est inévitable.

Prends soin de Lisa.

Carl. »

II.

Les *je* sont faits

« L'Esprit souffle où il veut. Et tu entends sa voix.
Mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. »

Saint Jean

4h55. Etre là, incohérent, exténué, dans le brouillard de Bruxelles, au fond de la nuit noire. Tout regarder pour oublier chaque détail la seconde d'après : les fenêtres, les panneaux lumineux, quelques passants, un bus vide, une poignée d'appartements éclairés, des indications dans les deux langues nationales, un accident, une sirène.

Le compteur tourne, affiche six euros, puis huit, puis onze, puis quatorze. Le chauffeur ne parle pas. Il me demande l'autorisation de fumer une cigarette. Sans doute la fin de son service.

La nuit a été courte, bien trop courte. C'est le téléphone qui m'a éveillé. Une erreur d'aiguillage, une voix allemande, un accent russe, un cauchemar sans doute.

Dernier réflexe : déposer mon testament sous la porte de l'étude de Maître Lefranc.

— J'arrive, Monsieur. Pas de panique. J'en ai pour trente secondes à peine.

Qu'on brûle mes écrits avortés, mes correspondances. Que ma seconde moitié hérite de tout, surtout d'une paix royale.

Qu'on vienne fleurir ma tombe, de temps en temps. Qu'on verse mes droits d'auteur à la protection des animaux. Surtout pas aux hommes ! Non, surtout pas.

Le conducteur est passé au tarif « 2 ». Retour à la case départ, direction l'aéroport.

Contre la vitre du véhicule, d'un modèle dépassé, j'ai soupiré, articulé un message sibyllin en agitant les lèvres, sans dire un mot, monologue de sourd confus, un appel au secours onirique, quelque chose de vague : j'ai dû parler aux étoiles.

Des images ont surgi. J'étais au fond de moi-même et je pleurais comme un enfant. J'étais bien, détachant la ceinture, caressant du souvenir la vigne de mes premiers étés, respirant le parfum de la terre. Je me suis étendu dans l'herbe quelques instants. J'ai marché, observé le vieux cimetière. *Lentement, place de l'Eglise. Lentement, car plus rien ne presse.*

Je n'ai pas retrouvé le préambule, pas même la première page, qui a sans doute disparu, dans ce village de campagne, perdu entre fleuve et frontière néerlandaise, à l'est de la Belgique.

Et qu'y ai-je trouvé ? Des ruines. Des âmes inconnues. Il ne reste plus qu'une seule ferme. L'église a perdu de sa superbe. Quelques pierres ne seront jamais remplacées.

J'ai marché dans les allées du cimetière, lu des noms qui me furent familiers. Dans la maison de mon enfance, des objets m'ont appartenu. Ils ont vieilli. Et moi ?

La ruelle que je surnommais « chemin de l'école », jadis garnie de prés à perte de vue, est devenue un quartier résidentiel.

Je me suis senti un étranger. Je me suis fourvoyé. J'ai tiré un trait.

J'ai cru, souvent, que tout aurait pu commencer là où je suis né, où j'ai reçu un nom de baptême. Aujourd'hui, il m'arrive de penser que nous venons de plus loin que nous-mêmes.

J'ai grandi dans ce village au milieu duquel l'église rythme encore les heures de la journée qui se suivent, monotones, inutiles, comme dans ce tableau de Dali, vous savez, « La Persistance de la Mémoire ».

J'ai grandi dans ce village, qui ressemble à toutes les campagnes de l'ouest de l'Europe, où un petit homme obèse, enfermé dans un atelier protégé le reste du temps, distribue les "avis de décès". A qui l'on offre un café, une boisson pétillante ou des gaufres, avec la même pitié, qui est pure et sans arrière-pensée. De cela, je n'aime pas que l'on se moque.

J'ai grandi dans cette commune, où l'épicier connaît ma date de naissance, les amants de ma mère, la pluie qui grondera demain.

J'ai marché dans les sentiers de ce village, roulé à bicyclette, parfois pleuré seul contre un arbre centenaire. Le guidon planté quelque part, là par exemple, au milieu des pissenlits, protégé par une forteresse d'orties sauvages. J'y ai même embrassé des garçons, satisfait leur libido, avalé leur chlorophylle sous le regard indifférent des animaux de la campagne, qui en ont vu d'autres, avant nous.

J'y ai connu des amours clandestines : certaines m'ont étourdi, à jamais. Il est des sous-bois où je me rends encore en songe, où des garçons m'ont dit « je t'aime », m'ont même parlé au féminin. Qu'importe le rôle, pourvu que ce moment d'égarement ou d'accomplissement fût.

Ils sont sans doute mariés à présent, pères et fiers. M'ont-ils oublié ? Suis-je survenu, à l'orée de leurs rêves ? Ceux-là que j'ai croisés, frôlés, convoités, aimés, honnis.

Et cette sacristie, où j'ai communié au calice des polissons de mon âge, sous le regard amusé d'un Jésus de bronze qui, deux mille ans plus tard, si blasé qu'il est par la chose, n'a plus même l'oeil lubrique, nu sur son crucifix qu'on a posé là, en 1923, c'est écrit.

Et si tout cela s'était su au café de commerce, lequel fait office de quartier général pour la rumeur ?

J'ai grandi dans ce village où un bus attend les jeunes ambitieux qui montent à la ville et filent y acquérir leurs lettres. J'ai grandi là-bas et j'en suis fier.

Souvent, il m'arrive de penser que mon univers eût pu s'arrêter ici, dans ce clos de mon enfance. Et si j'avais été le médecin de ce village, m'aurait-il guéri ?

J'ai grandi là où, deux fois par année, une kermesse rassemble les enfants du village, caste à laquelle je n'appartenais pas, différent que j'étais, n'inspirant qu'indifférence, suspicion et méfiance.

J'ai grandi et j'ai eu douze ans, lorsque ma bobonne a quitté la planète Terre. J'ai chanté. L'église était bondée : une femme douce et bonne, visage pâle, qui sentait bon, comme les pains de mon village, au lever du jour, lorsque la cloche sonne. Ses yeux étaient bleus. Elle est tombée comme ça, un matin. Je me souviens. Le cercueil. La messe. Le curé du village. L'eau bénite. L'encens. Bobonne était immobile, dans son petit cercueil d'ébène. Je chantais et je pleurais. J'étais heureux.

* * *

N'avez-vous jamais été foudroyé par ce besoin pressant de prendre la fuite, sans raison apparente, vers d'autres lieux, d'autres visages ou d'autres couches ?

Et pour aller où, pour échapper à qui ? Quelles entités, quelles retrouvailles passons-nous notre temps à espérer, à fuir, à séduire, à redouter ?

S'il me faut aujourd'hui confesser ma perte et mon errance, c'est que, fatigué, au terme de mes voyages immobiles, je n'ai pas entendu la prophétie prodiguée sur la pellicule jaunie de quelques grands rêves refoulés.

Il est un long et pressant silence auquel j'aspire à présent et que j'ai toujours tu.

* * *

Tout s'est passé si vite. Je n'avais pas de montre au poignet. C'est vous qui m'avez renseigné. Combien de temps notre entrevue a-t-elle duré ? Quarante-cinq minutes exactement, le temps d'une séance, d'un passage sur le divan. D'une confession. D'un coït. D'un rendez-vous professionnel.

Vous, assis, dans un coin, le nez dans le Figaro du matin, un nez en trompette, un nez de comique. Moi, rédigeant un message électronique. Une hôtesse. Quelques hommes bien habillés. Une dame âgée, son mari, ses petits enfants.

— Vous étiez moins timide à la télé !

— Nous nous connaissons ?

— Enchanté, Monsieur Ferenzi.

— Un lecteur, sans doute ! Et bien je suis ravi de rencontrer un lecteur. Quel est votre nom ?

— Tout cela n'a aucune importance à vrai dire.

— Vous avez raison. Vous savez tout de moi et moi je ne saurai rien de vous : c'est la règle du jeu.

— L'avantage des business lounges, c'est qu'on y rencontre des hommes d'affaires, souvent pressés, des écrivains, des gens célèbres. Je vous connais, forcément. Et vous me direz que c'est bien normal, puisque vous passez à la télé. Je vous apprécie, c'est banal. Mais sachez que si je vous apprécie, c'est parce que vous lire m'a ouvert les yeux, lorsque moi aussi j'étais pressé, lorsque moi aussi j'ai oublié que j'avais une famille, qu'elle m'attendait, qu'elle finirait par être lassée de m'attendre. J'étais quelqu'un d'autre avant d'épouser le premier chapitre de votre dernier roman. Quel était son titre déjà ?

Les manuscrits vivent sans nous, mille et une vies parfois.

— Je suis donc arrivé à temps ?

Votre regard, soudain obscur, répondrait à votre place. Vous aviez douze ans à ce moment précis. Flagrant délice, c'est cette image qu'il me restera de vous à jamais.

— J'ai oublié le titre de votre roman. Pas votre visage. Je vous ai vu dans « Vautour des livres » jeudi soir. La phrase que je retiens de ce show, où vous n'avez pris la parole qu'une fois ou deux (vous trembliez), c'est : « J'écris pour m'oublier, pour que personne ne m'oublie. »

— C'est sans doute la seule phrase originale prononcée en trente minutes d'émission. Les caméras me rendent mutique.

Sur le plateau, un élève de la Star Academy raconte son épopée dans un recueil sobrement intitulé « Quai du bonheur ». Le modérateur du débat obéit au cahier de charges de sa chaîne.

— Je suis arrivé trop tard. J'en suis navré.

— Ne le soyez pas : ma vie a tellement changé depuis quelques mois. Vous m'avez aidé, sans le savoir, en écrivant pour moi. Bientôt, je ne serai plus l'otage de ces avions.

Et moi, suis-je l'otage de mes fuites ?

— Parlons de vous, de votre roman…

— Lequel ? « Le vieil homme et la Mer » ?

— Non, votre dernier roman.

— « Luxure Palace » !

Ce titre m'a échappé, quelques secondes au-moins. Il me souvient avoir hésité entre des prénoms désuets et une poignée d'expressions salaces, avant de confier ce titre à l'éditeur, lequel trouvait *No tabou* trop plat et *L'effeuilleur* trop peu « fashion ».

— Quel critère justifie le choix d'un titre de roman ? Cette question m'a toujours taraudé !

— Le titre vient parfois avant le texte.

— Je n'ai jamais su écrire. J'admire cette capacité.

Dans vos yeux, il y avait un naufrage. Le vôtre, le mien ?

* * *

Vous avez analysé, l'œil curieux et gourmand, l'anneau qui garnissait l'annulaire de ma main gauche.

— Vous êtes marié ? fiancé ? divorcé ? Ou alors, un harem ?

J'ai renvoyé un sourire, intimidé.

— Homme, femme ? Je deviens indiscret, mais je brûle. Non ?

— Si vous m'avez si bien lu, ce dont je ne doute pas, alors votre > question m'étonne.

Vous avez sorti de votre portefeuille une photo de votre chien, Clara.

— C'est étrange ce privilège, vous voir là, en face de moi, un peu plus gauche que je ne le pensais. Vous avez l'air si simple, doux et attentif. Je vous imaginais plus rondelet, dégoulinant de suffisance.

Nous vivons dans d'autres têtes, sous d'autres latitudes, tant et tant de vies imaginaires. Vivons-nous dans des fantasmes ? Nous brûlons de les connaître. Tous. Sans exception.

* * *

Si je vous écris ce soir cette longue lettre, c'est parce que vous avez suscité, sans le vouloir, l'envie de coucher sur papier les ivresses de ma mémoire, les impasses de mon jeune âge et le besoin pressant d'un voyage initiatique, intérieur. Le cap des trente ans, bientôt.

* * *

Vous m'avez confié une adresse électronique semble-t-il erronée, peut-être sans le vouloir, ce dont je doute. Votre inconscient a probablement corrigé les idées lubriques que je vous inspirais. Je vous écrirai partout où j'irai désormais. Je vous ai capturé. Vous appartenez à mon récit.

Peut-être un jour nous reconnecterons-nous, sur l'écran de l'espace-temps, au hasard d'une gare, d'un aéroport. Peut-être ce jour-là vous offrirai-je un manuscrit. Peut-être serez-vous étonné de voir quel feu vous allumâtes dans ma mémoire. Un café, vite. *Allongé*.

* * *

Souvenir du 29 mars, de ce matin. Le soleil venait à peine de se lever. Je vous ai planté là, sans vous remercier pour notre cordial entretien, je vous prie de m'en excuser.

« Last call for passengers flying to Nice Airport »

— Vite, le Midi vous appelle !

Et si la précipitation m'a gagné, si je me suis senti si soudainement pressé, c'est parce qu'il fallait me dérober à votre regard. Oublier ce coup de foudre, très vite. Retourner à ce que je m'étais promis : quelques jours d'isolement pour *y voir clair*.

J'ai choisi le sud. Les Hommes choisissent toujours le Midi pour affronter les démons de leurs errances. Lucifer a les idées claires lorsque sonne l'heure du déjeuner.

J'ignore encore, à cette heure, l'étendue de notre traversée. J'aviserai demain. Je n'ai pas décidé du jour et de l'heure où cette correspondance deviendra inutile, dérisoire.

* * *

J'ai très vite trouvé votre mot dans la poche de ma veste, preuve que ma suspicion était fondée. Et cette adresse email que votre hiéroglyphique écriture a muée en énigme.

— Carl, vous me voyez ravi de vous avoir rencontré. Puissions-nous rapidement nous revoir, ici, ailleurs. Le voulez-vous seulement ? Vous déciderez. Je vous lirai, c'est certain.

Je vous ai fait un signe de la main, comme un enfant à sa mère, gravé dans l'espace un sourire qui vous a fait rougir. Vous m'avez salué.

— A bientôt, alors, Carl !

Je l'ai espéré, dans ma chair.

J'ai vu la file, le contrôle, des policiers, des vacanciers ; une fille gémissait ; un chat dans une cage, des escaliers et un siège vide, au 4e rang, le mien. J'étais seul. J'ai lu un message SMS.

Quelques secousses ont perturbé le vol. J'ai attaché ma ceinture, refermé un magazine, regardé mes voisins ; fermé les yeux, une seule fois.

— Could you switch off your mobile phone, Sir ?

Je suis un étranger dans mon propre pays. L'avion tangue.

* * *

Je vous connais depuis toujours, j'en suis certain.

Nous nous reverrons. Dans dix jours, dans un mois, peu importe. Que soit chassée de ma mémoire l'idée incongrue selon laquelle je n'aurais plus aucun espoir de vous retrouver, sur la carte, dans un motel, une gare, un café, un

terminus. Le temps n'est qu'une donnée parmi d'autres. Nous lui échapperons un jour, pour l'éternité. Je n'ai pas peur du temps qui passe. Il est ce que nous en faisons.

Pourquoi prenais-je l'avion pour Nice, au fond ? Ne vous êtes-vous jamais dit : « Il me faut partir, prendre un avion, vite, n'importe lequel » ?

J'agis sous la contrainte. Je me laisse aisément emporter par un pouvoir d'achat indu. Ces cartes de crédit, vous savez : "ma vie est ici, ma carte est une American Express".

* * *

Où êtes-vous donc allé ? Je suis pourtant de nature si curieuse. Je n'ai pas eu l'outrecuidance de jeter un oeil sur la destination de vos billets. J'ai aperçu le terme « business ». Vous n'étiez pas là par hasard.

Mon passage dans ce business lounge était en parfaite inadéquation avec ma tenue vestimentaire. Une erreur de casting. Une « offre combinée ».

L'écran de veille de votre ordinateur : quel mortel ennui vous plombait donc là, jusqu'à ce café ?

— Carl Ferenzi, c'est votre « vrai » nom ? L'association est osée. Comme artificielle.

— Je vais vous décevoir : je ne me cache pas derrière un nom d'emprunt.

* * *

La fatigue me gagne. Je viens de vivre dix nuits successives d'insomnie. Mon état de santé inquiète le neurologue : « Partez loin, si possible seul, faites le point. »

* * *

— Vous avez du feu, M'sieur ?

Un garçon aux yeux marron, coiffure faussement négligée, cheveux noirs comme collés à sa tête par un gel "effet mouillé". Baladeur à l'oreille droite, marque iPod, écran couleur. Beau comme une pluie d'Écosse : il sera éphémère.

Il porte des baskets qui ont été blanches naguère. Son caleçon déborde d'un blue jeans de marque Diesel. Combien pour emmener ce jeune homme dans ma suite, me suis-je demandé.

* * *

A ces chairs vierges et fraîches qui m'excitent, me surexcitent, me précipitent dans les abysses de mes pensées, là où l'un ou l'autre moi me glisse, là où je *vice*, là où la chair n'est plus que délices, là où je ne suis que traînée, à la botte du verbe salace et des verges soumises. Je me perds là où nul ne me sait. Je me meurs là où d'autres se plaisent. Je me nourris de vase et de pisse. Qu'on me lapide, qu'on me condamne, que la communion me soit refusée, nobody will ever get the freedom of my mind.

* * *

Connaissez-vous l'aéroport de Nice ? Je ne vous ai même pas posé la question. Il m'est si familier. L'employé du bureau des transports régionaux me connaît.

— Ah, le Belge est de retour ! Un billet pour Menton, c'est ça ? 14 euros 60.

J'ai tendu un billet de vingt euros, machinalement. Cette monnaie qui nous rapproche, moi le "Belge", lui le "méridional". Cette monnaie qui a modifié nos valeurs, notre vision des frontières, qui fait de nous des étrangers dans notre propre histoire.

J'ai confié ma valise au chauffeur de l'autocar.

— Menton ? Bien, Monsieur ! Quel hôtel ?

Ma chambre donne sur la mer.

* * *

Je suis arrivé avec trente minutes de retard à l'Hôtel Riva, à Menton. Il pleuvait à Monaco : chose rare.

De l'aéroport de Nice, un autocar vous emmène, le long de la côte. Lentement, car ici plus rien ne presse.

Le personnel, qui est aimable (il en reste), m'a confié sa joie de me revoir.

— Les horaires de nos petits-déjeuners ont été modifiés. Mais votre table sera prête, même à onze heures, Monsieur Ferenzi.

Je suis arrivé dans la chambre et j'ai allumé l'ordinateur ; le message que je vous adressais m'est revenu. Je suis allongé sur le lit, au 5e étage. Il est 21h. Chambre 503. Des roses pour m'accueillir : cadeau de mon bien-aimé. C'est à vous que je pense.

Nous aurions pu prendre le même avion. Où alliez-vous, quidam ? Vous n'aviez pas d'alliance, vous ; ce visage si troublé. Qui vous tourmente avec autant d'acharnement ? Moi ?

J'irai bientôt en Écosse. Est-ce là que je vous remettrai mon manuscrit ?

J'ai tant de choses à vous dire que je ne connais pas. Faites-moi l'amour. Ou demandez-moi de vous le faire.

Que dites-vous ? La continence, une sagesse ? Laissez-vous aller.

* * *

Il est 12h33 ce mercredi. Votre réponse, qui n'est pas venue, parce que vous m'avez confié une adresse courriel en dérangement (perpétuel, peut-être), je n'ai cessé d'y rêver, cette nuit.

Vous avez donc probablement menti sur votre nom, votre âge, comme vous avez crypté votre adresse email. Ou est-ce moi qui suis encore trop ébloui pour délier votre écriture ? Vous n'êtes peut-être pas. Ce qui résoudrait mon énigme. "Mentons", alors ?

Mon sommeil, léger, comme troublé par la distance, s'est laissé conduire par les caprices de la mer Méditerranée, jusqu'à neuf heures. Ce sont des klaxons qui m'ont éveillé. Ou des voix d'enfants.

Le ciel est voilé. Nous sommes mercredi, c'est un matin moins calme que je l'espérais.

Le petit déjeuner, servi par une dame du pays, qui est blonde, dont j'ignore le prénom, frise l'indécence. J'ai bu plus que de raison. Du café, du thé.

— Vous avez bon appétit, cela fait plaisir. Je conseille toujours à > mes enfants de consacrer du temps à leur premier repas. Regardez, > c'est la photo du plus âgé, Antoine. Il a dix-sept ans.

Je suis poursuivi par mes démons. Qui commande à ce vaudeville ?

Antoine, quel délicieux prénom. Sa pomme d'Adam, saillante, attire mon regard, lubrique et discret.

Pourrai-je me contenter d'un simple visage très longtemps ? Sa voix doit être grave. Il est sans doute plus grand que moi, porte une chaîne en argent, un pantalon hip hop, taille large.

J'ai rêvé, un instant, n'être plus qu'une *poupée qu'on habille et qu'on déshabille.*

— Quel beau fiston. Mariez-le très vite.

Elle m'a servi un nouveau café, un dernier café .

— Vous carburez au café, c'est comme moi ! Et le pire, c'est que même à 23h je bois du café. Et que je dors comme un bébé après ça.

Antoine monopolisait mes pensées matinales. J'attendis l'expression « Je vous le présenterai ». En vain.

* * *

Vous avouerai-je que je me sens davantage ici chez moi qu'à Bruxelles ? Et pourquoi ? Deux villes au monde transportent ce sentiment confus d'appartenance originelle : Menton et Edimbourg.

* * *

J'ai rêvé de vous, dans l'autocar qui m'a conduit à la Promenade du Soleil, vous qui, dans mes récits aujourd'hui, me connaissez mieux que moi-même : ce qui m'arrange. C'est comme si je vous avais toujours entendu chuchoter, parler avec mes maux.

* * *

Nous sommes mercredi. C'est le printemps. Mon appartement ne me manque pas. Juste mon chien, Lisa, en lieu sûr : elle doit dormir aux côtés de mon compagnon. Neuf ans de vie commune, pas la moindre griffe au tableau, même si, quelquefois, nous nous éloignons. C'est la distance qui rapproche les êtres. *Plus je m'éloigne et plus je t'aime*. Oui, c'est un paradoxal système.

Nous avons passé ce cap où le prochain est un ennemi, un objet de conflit, un renvoi de notre ombre. Je suis heureux et j'en connais une des raisons.

Simplement en recherche, ici à Menton. Partout, partout ma vie est à refaire, partout ma vie est à défaire.

Menton, mentons : c'est intéressant ça ! Les psychanalystes nous poussent à l'impératif. Nous poussent au-dedans. Je me suis laissé parler, deux années durant, sur le luxueux canapé d'un psychanalyste.

* * *

C'est bizarre, cette espèce de cage qui me bloque la poitrine. Elle m'empêche presque de respirer.

J'ai diminué le volume du baladeur. Les titres défilaient, chargés de quelques souvenirs, plus ou moins prégnants, deux ou trois pixels morts de temps en temps.

Mes chers parents, je pars. Je vous aime, mais je pars. Vous n'aurez plus d'enfant ce soir. Je ne m'enfuis pas, je vole. Je vous aime, mais je vole. Sans fumer, sans alcool. Je vole.

J'ai retrouvé au fond d'un tiroir mnésique l'image du tourne-disque, le 33 tours de SARDOU et l'aiguille. J'avais douze ans.

* * *

J'avais besoin de respirer : j'ai marché et rejoint l'arrière-pays. J'aurais pu me jeter dans le vide, plusieurs fois. La mort nous excite. D'elle et de notre origine, nous ne savons rien. Et c'est bien cela qui nous fascine. Au fond, n'est-ce pas là notre drame ? Ne pas connaître la fin. Ne pas pouvoir nous souvenir du commencement.

J'écrirai dix jours durant. Pas un de plus. Je viens de le décider. Le temps nous appartient davantage que nous ne le pensons. J'ai tant de choses à vous dire, que je ne connais pas. Laissez-moi dix jours et vous comprendrez.

* * *

Je regarde LCI dans ma chambre d'hôtel. Le successeur de Pierre est au plus mal. Jean-Paul II a souhaité rester dans ses appartements pour mourir. Il ne se cachera plus.

Nous le verrons rendre l'antenne en direct. Et nous pleurerons. Nous l'avons compris depuis bien longtemps. C'est l'attente qui devient insupportable. Et dans cette attente macabre, le miroir de propre trépas, sans doute. Alors quand ?

Qu'adviendra-t-il du Père une fois retourné à la poussière ? Un long repos, je le crains.

Croyez-vous en Dieu ? Cela m'est arrivé. Nous étions à la fin des années 80. J'étais pieux et je souhaitais embrasser la carrière de prêtre de campagne. Vous souriez ? Dans ce lieu de pèlerinage, j'ai aperçu un homme, vêtu de blanc, s'approcher des malades. Le curé de campagne, qui m'aimait bien, m'a fait signe d'avancer. Le Saint-Père a marqué d'une croix mon front de petit homme.

Lorsque nous nous reverrons – je veux m'en convaincre ! -, nous laisserons parler nos histoires. Nous nous reverrons, dans une autre salle d'*atteinte*. C'est certain. C'est écrit, désormais.

* * *

Menton, 31 mars. Il est 00 :02.

Nous sommes jeudi. Je regarde par la fenêtre. Je vis à l'hôtel et ce voyage sera furtif. Il se fait tard. Matthieu est venu me rejoindre, a écourté sa semaine de travail, voulait être près de moi.

J'avais besoin de silence et de la pénombre du soleil. Il m'a convaincu du contraire : des fleurs, du champagne, un sourire, un message SMS.

Sa présence n'est pas farouche. Il me connaît. Nous nous apprivoisons. Je ne pose mes valises que là où ceux qui m'accompagnent respecteront ma distance et ma réserve.

* * *

Je n'aspire plus qu'à d'interminables étendues de silence. Quelle est donc la raison de cette *taisure* ? Ce n'est pas que la tête soit vide, non : le ballet des signifiants poursuit son vacarme, jour et nuit.

J'ai appris, avec le temps, à ne plus craindre ces moments de mutisme, qui débouchent toujours sur une ivresse d'écriture, l'instant d'après. Comme d'un divan d'analyste où le silence me cloue à une croix de honte face à mes fantasmes, mes maux cachés et mes inhibitions, je me lèverai bientôt, ressuscité d'entre les mots. C'est la peur de mourir qui me tient debout.

* * *

Il valait mieux que je n'apprenne pas sa venue en avion. Mon sombre côté paranoïaque. Ou mon sevrage ? Je soupçonne toujours le pire, même dans ces moments-là. C'est toujours dans les instants de bonheur que le couperet tombe.

Nous n'avons pas eu le temps de faire l'amour, juste celui de nous chamailler sur un point de détail. L'énergie libidinale circule là où elle le peut.

Ma tête est lourde. La journée fut bruyante. L'arrivée de Matthieu, cet avion qu'il a pris sans que je le sache. Tout cela mériterait des caresses d'amour. Et je suis là à vous écrire, vous dont l'adresse email me renvoie "unknown host" ou d'autres atrocités du même acabit. J'ai besoin de me retrouver seul, avec vous pour analyste épistolaire.

* * *

Dix jours, notre échappée sera rapide ! Profitons-en, à l'heure où nous pensons encore avoir tout notre temps. Vous m'accompagnerez malgré vous, sans vous poser la moindre question. C'est mon suicide qui vous grise.

J'ai profité de ce soir de printemps pour écrire à ma grand-mère. J'ai écrit trois pages sans verser la moindre larme. J'ai trop pleuré naguère. Les mots sont assez chargés de mon chagrin pour pleurer à ma place.

Des comprimés de Rivotril dans ma valise. 1 mg chaque soir, sur prescription du médecin.

J'ai grand besoin qu'on me dise "je t'aime", c'est une phrase dont on ne se lasse pas. Vous lasserai-je un jour avec mes jérémiades ?

Nous sommes déjà jeudi et je me demande si Matthieu a envie de me faire l'amour. Nous sommes jeudi, vous manquez à ma mémoire, votre image se brouillera bientôt. Vous serez dissimulé derrière un souvenir écran. Je vous confondrai. Je vous regretterai peut-être pour de mauvaises raisons.

Hold on my heart.

* * *

Nous n'avons pas consommé l'amour fou que nous nous portons. Le vacarme a déchiré notre première nuit à deux. J'ai allumé la télévision. Zappé, zappé, zappé, pour faire défiler le monde, pour qu'il me supplie à mes pieds. Je me suis endormi, j'étais Alexandre, Dieu, le Roi du Monde, Mussolini peut-être. Le Roi Babar, en vérité.

— Calme-toi !

Comment me calmer face à cette orgie de souvenirs qui surgissent dans la pénombre d'une chambre d'hôtel ?

J'ai ouvert la fenêtre et laissé l'orage balayer le carrousel infernal des idées noires qui se bousculaient en rangs serrés au seuil de ma conscience. Les vagues ont frappé si fort : mes pensées ont cédé, brise-lames de papier mâché. Effrayés, les fantômes ont quitté la forteresse.

J'ai tendu ma main, Matthieu l'a saisie. Il m'a dit *je t'aime* et je n'ai pas répondu. Mes yeux se sont fermés ; je me suis laissé recouvrir d'un bienheureux linceul, jusqu'au petit matin. La tempête fut brève, finalement : les pluies ne durent jamais là où je traîne. Vous l'ignoriez ?

* * *

Deux heures de sommeil et pas un signe de fatigue. Mon repos sera-t-il plus léger, une fois que j'aurai gagné les côtes de l'Écosse ?

Les comprimés de Rivotril, Morphée de l'ère *e-biotique*, n'ont pas connu leur effet spectaculaire. L'inconscient s'avoue parfois bien plus solide qu'on ne le pense, à l'état de veille, de surveillance, permanence du danger qui nous guette.

Morphée et la Faux sont de lointains parents. On redoute, toute sa vie durant, leurs fortuites retrouvailles.

* * *

Devinez-vous, à l'heure où vous lisez ces lignes, que j'ai envie de me perdre dans l'odeur de votre chair ? Que vous me fassiez l'amour ? Que je vous apprenne à oublier votre femme, peut-être ? Que je la remplace ? Que vous touchiez pour la première fois le pénis d'un autre homme ? Que vous vous étendiez à mes côtés sans désir particulier ?

* * *

Le jour ne viendra peut-être pas. Nous passons nos vies à espérer. Et pourtant, nous le savons bien, toutes les mélodies de la vie finiront par nous lasser. Nous serons *sexe and seul*. Sans l'ombre d'un doute, nous avançons vers le néant, le vide, le fond des océans, les interstices, les sombres couloirs ; nous avons perdu la mémoire.

* * *

Le ciel est voilé. Le soleil perce, triomphera bientôt. On compte 16° à l'ombre. Assez pour rentabiliser les cent dix-huit euros quotidiens que représente ce voyage improvisé.

Et voilà qu'en Rhônes-Alpes, au Nord, ce matin, un nuage "toxique" ("très peu toxique", selon France 3 ce midi) vient troubler la quiétude de cette région dont je peux à peine citer quatre villes importantes. "Il picote juste les yeux",

mais c'est bien normal. La vie entière picote les yeux. Si nous rions, c'est pour sécher nos larmes ou les dissimuler.

Le ciel est voilé ce matin. Il n'y a de toxique que le vacarme des familles nombreuses.

* * *

Exit le petit d□jeuner. A la terrasse, je trouverai ce dont j□ai besoin un livre.
Et quelques pensées vers vous, bien entendu.

Chaque instant passé ici, je me surprends à sublimer cette envie qu'on me fasse l'amour ou la guerre. Qu'on me viole ? Je ne connais pas la forme de votre pénis, pas plus que la rondeur de vos fesses. Je ne sais quel cri vous poussez lorsque vous jouissez. Je pourrais vous choquer : je suis un fieffé pervers. Mettez-moi à l'aise. Donnez-moi un peu de temps. Il reste huit jours à peine. Avez-vous peur ? Jouons-nous à nous faire peur ?

Je rentre à Bruxelles ce soir. Quitte à tout improviser, il faut que ça vole ! J'ai ce papier de vous et ces chiffres qui m'étourdissent. Votre adresse email aux abonnés absents. Elle n'existera pas plus ce soir que demain. Nous avons tout notre temps.

Je me demandais : m'avez-vous trouvé séduisant ? Cette question me taraude.

* * *

Mon téléphone m'a servi à photographier un château de sable, hier matin. J'ai envoyé ce cliché à quelques proches. Pourquoi photographier des châteaux de sable plutôt que des murs millénaires ?

J'ai un peu marché : la promenade du Soleil était très calme, comme désertée. La pluie fait fuir les vacanciers. Pas moi, je le concède. Les bruines sont si rares ici : elles ont toute mon admiration.

La curiosité m'a mené dans une chapelle anglicane. J'ai suivi l'office en langue anglaise, pris quelques notes : un nouveau roman est né dans ma tête.

J'aimerais inventer à ce pasteur, dont j'observe les faits et gestes, une histoire indigne de son rang.

* * *

Existe-t-il d'autres temps, d'autres latitudes, des dimensions parallèles où nous pourrions retenter notre chance aux grandes loteries de la vie ? Et si nous avions pris le même avion, vous aurais-je invité là où je suis ?

Nos regrets sont-ils aussi éternels que les refrains ne le laissent à penser ? Y a-t-il une mire sur l'écran de notre vie ? S'en débarrasse-t-on d'un simple coup de bâton d'encens ?

Et de ces galaxies inconnues, nous serait-il permis d'appeler notre ancien moi pour lui donner de nos nouvelles ? Et quel numéro composer… ou décomposer ? Sommes-nous en itinérance ? Avons-nous coché l'option « univers » sur le contrat qui nous lie à notre opérateur terrestre ?

* * *

Le 31 mars. Il est 14h03.

Vite, vite, quelques lignes avant mon départ. Le ciel se couvre. Encore ! Si le soleil ne plonge pas dans la mer, pourquoi suis-je ici ? Je reviendrai plus tard, je me suis sans doute trompé de destination.

J'ai confié à Matthieu mon désir de m'en aller.

— Carl, c'est toi qui régales, c'est toi qui décides.

— Nous prendrons le prochain avion, à 17h.

Je boucle les valises. De valises, en réalité, juste un sac de sport, un autre pour le portable. Je suis un voyageur de pacotille. Un médiocre *clock-trotteur*.

Retour à Bruxelles prévu à 18h40 : la technologie me dépasse. Je serai bientôt dans une autre ville, dans un autre temps.

— Je ne connais Bruxelles que de nom, dans les chansons de Brel. Vous > êtes bruxellois, vous, Monsieur Ferenzi ?

— Appelez-moi Carl.

Brel m'agace. Son théâtre jamais ne m'a impressionné.

Il me faut fuir le nuage toxique. La télévision locale en fait un tel foin. A cela s'ajoute la naissance, ce jeudi, de la TNT. Quel nom singulier pour une technologie de diffusion télévisée "révolutionnaire". "Télévision Numérique Terrestre".

Je pourrais encore écrire des heures, vous m'inspirez tant. Et je le sais, mon analyste épistolaire, qu'au-delà de dix jours de confidences, je n'aurai plus que l'impensable à *verbaliser*.

J'ai fixé les limites de notre hyménée.

* * *

Vous m'avez confié, souvenez-vous :

— Oh, moi, je n'ai pas de chez-moi, je suis ici et là, Berlin, > Paris, Londres, Nice, Tokyo, Genève.

Il y a tant de terreau en moi, que je n'*émerge* pas. Pourrai-je prendre soin de vos racines ? Me ferez-vous ce cadeau ?

L'avion nous attend. Volons en éclats. Nice, Bruxelles, la fuite, des images sur l'écran du néant.

Je vous écrirai du calme de mon bureau, une fois la nuit tombée sur la capitale de l'Europe, face à mes jonquilles. Je vous écrirai et mon image me reviendra en pleine face : "address unknown". Je vous suivrai et survivrai à notre rencontre. Je vous ai inscrit dans mon génome.

J'ai tant de choses à écrire, je me connais. Ne répondez jamais, je vous en prie. Ou alors lorsqu'il sera trop tard.

* * *

Nous sommes le 31 mars à Nice. Il est 17h10.

J'ai hâte de revoir Bruxelles. Il y ferait très doux. Nous quittons Menton sans état d'âme. Ces plages de galets n'existent que dans notre tête. Nous prenons l'avion dans quelques minutes. 1h40 suffira. Si tout va bien.

Je voulais vous dire que je ne vous en veux pas si vous avez commis une adresse électronique fautive sur cette carte.

Je dois y aller. Les avions n'attendent pas. Je vous écrirai ce soir. Le mél envoyé ce midi n'est pas encore revenu : seriez-vous vivant, de nouveau ? J'ai tant de choses à dire, qu'il revienne très vite.

* * *

Quelque part, au-dessus des nuages, qui sont gris et blancs, vus d'en haut. 18h11.

Un jour, on se rend compte que la vie que l'on mène n'a pas de sens. Deux choix se présentent alors : composer ou en finir. C'est peut-être pour cela que je voyage, pour éviter le suicide, le vide, le silence, la délivrance ultime.

Matthieu dort. Je gomme cette phrase, si commune, comme une récitation d'école primaire, puis la réécris.

Cet homme, de trois ans mon cadet, s'avère être la première personne à qui j'ai parlé à la première personne, du plus loin qu'il m'en souvienne. J'ai dit "je" le jour où il m'a donné sa peau.

* * *

Mes envies de faire l'amour me passent, comme les envies de cigarettes, de nourriture, d'argent.

Je vous écris dans cet avion qui me ramène vers l'angle terre.

J'enlève les lunettes de Matthieu. Il dort, il rêve : à qui, à quoi ? Ses songes me fascinent, auxquels je n'ai pas accès. Et lorsqu'il est paisible, je suis sur mes gardes. Sans lui, que serais-je, sinon un chien errant sans collier ?

Lisa rêve souvent. Son sommeil est agité. Alors, je l'observe et la rassure, l'imaginant gambader dans des prés imaginaires, dessinés par ses promenades diurnes, ses découvertes furtives, ses craintes immenses, nourries par la rencontre d'animaux plus grands qu'elle.

Ce petit chien que je retrouverai bientôt possède donc bien un inconscient capable de formuler, de refouler des désirs, des restes, des inquiétudes, des réflexions sur la journée écoulée.

Nous la ramenons ce soir à bon port. Son séjour chez l'habitant fut court. A-t-elle la notion du temps ? Pas moi, pas vraiment. Combien de temps jusqu'à notre rupture, jusqu'à nos retrouvailles ?

* * *

Un obèse quinquagénaire observe des courbes dans le Financial Times. Il parle fort – son jargon est impénétrable – avec un homme de sa catégorie, un financier sans doute. Que recouvre le thème moyenne mobile ? L'un dit « New York » et l'autre « Tokyo », avec la même indifférence.

J'ignore ce que représentent vingt-cinq mille euros sur une valeur. Pas même l'effet que cet investissement peut avoir sur l'économie du monde, sur mon salaire, sur ma retraite, sur le cours des planètes dans la galaxie.

* * *

Je ne dors jamais dans les avions. J'aime la sensation de l'altitude. Elle me tient en éveil. Matthieu dort, encore. Sa main est posée contre ma jambe gauche. Parfois, il ouvre les yeux. Je lui souris. Cela lui suffit. Il se rendort. Il est heureux.

Je l'aime. La passion s'en est allée. Le désir s'est métamorphosé, tout comme le corps. L'amour sera-t-il éternel ? Peu importe ! Quand comprennent donc les amants qu'ils se retrouvent par hasard, pour un temps donné, sans jamais savoir quand, où, pourquoi, comment ? Peu importent les "je t'aime". Des instantanés. Du vol. Icare à chaque instant.

J'en viens aujourd'hui à me demander si je vous ai réellement rencontré, cher ami. Et pourtant, ce café. Ce goût, il me revient encore. Cette façon un tantinet suffisante avec laquelle vous avez souri à mon accent. Le vôtre, imperceptible, inconnu, indéfinissable. Souvenir écran, peut-être.

Je vous préviens. Certains m'ont appelé Carlo, parfois. Et pourquoi pas Carlos ? Vous n'aurez jamais cette audace. Le « vous » sera de rigueur.

III.

La persistance de nos déboires

« The only freedom of importance whatsoever is freedom of the mind. »

Iris Murdoch

Nous sommes à Bruxelles. Il est 14h41.

On voudrait oublier que le retour est inévitable. La guérison ne viendra pas. Je suis incurable. Je reprendrai la route bientôt. A vos côtés, je suis serein. Je n'ai plus peur, je n'ai plus d'heure. Quelque chose se passe, quelque chose s'efface. Je fais face.

* * *

Le soleil brille. Sans doute le même qu'à Menton. Nous sommes le premier avril. Il ne plongera pas dans la mer, mais au fond du jardin. Pas de mouton ici, pas non plus de Méditerranée. Ce sont les comprimés de Rivotril qui me lient au sommeil. Liaison dangereuse.

J'ai retrouvé Lisa, dans l'état où je l'avais confiée à ses protecteurs temporaires, c'est-à-dire bienveillante, sans haine, déliée du souvenir de notre séparation récente. Les meilleurs amis de l'homme n'ont pas la notion du temps. Ils

n'ont pas même la parole. L'Ordre divin leur a semble-t-il donné mieux que cela, qui nous dépasse.

Vous ai-je déjà confié lui avoir parlé ? En songe, bien entendu. Mais dans quelle mesure nos rêves ne sont-ils pas la suppléance de nos désirs ? Donc une part de notre vécu. Donc une part de nous-même et du cosmos.

J'ai vécu cette tragédie, une nuit, qui lui donna la parole pour me confier sa vision du monde. Ou était-ce juste un "je t'aime". J'ai oublié.

Elle m'a parlé et cela me suffit. Je ne suis pas fou, elle vous le dira.

* * *

Matthieu m'a demandé pourquoi j'écrivais autant. Matthieu ne comprend pas pourquoi j'écris et surtout comment. Il accepte simplement de vivre à mes côtés et je lui retourne le compliment d'un simple sourire, ce qui lui suffit. Pour l'instant, en tout cas.

Accepter de partager la couche d'un être dont la vie intérieure vous échappe relève du miracle, d'un accident.

* * *

Vous étiez pressant de questions indiscrètes.

— Je me suis toujours demandé s'il est pensable pour un mari, un compagnon, un fiancé, d'accepter sans représailles qu'un auteur puisse lui être infidèle sur le papier. Comme ces acteurs, au cinéma, qui embrassent ou font l'amour avec des femmes qui ne leur appartiennent pas.

Je me suis demandé si vous étiez un homme infidèle. Si, de port en port, vous chérissiez d'autres femmes, d'autres hommes. Si vous n'aviez pas mille et une vies, vous aussi.

* * *

Vivre ailleurs. Il me faut vivre ailleurs. Voilà ma seule crainte au beau milieu de ce récit.

Savez-vous que cette année sera pour moi décisive ? J'avoue ne pas savoir quelle logique attribuer à ce sentiment très ennuyeux de prémonition.

Le temps compte ; il me faut au plus tôt sortir de mon existence pour faire le point et reprendre le fil, là où je l'avais laissé, avant que mes nuits ne soient si monotones. Je serai éclairé par vos tendres sarcasmes de faux-lecteur. Par votre silence, ma seule issue, vous qui savez tout, puisque vous ne dites rien.

* * *

J'ai reçu de vous deux accusés de *non-réception* à ces messages email que je répète, certain de ne jamais pouvoir retrouver votre trace. Par cette voie, en tout cas.

Vos nom et prénom eussent pu me mettre sur la piste : je n'ai pas osé vous les demander.

— De nos jours, une adresse email devrait suffire !

Vous ne lirez peut-être jamais ces signifiants, ces S.O.S. que j'additionne sur le grand tableau du néant, pour savoir d'où je viens, où je vais et qui vous a autorisé à bousculer mes certitudes. Tout reprendra peut-être comme avant, au terme de ces dix jours de liberté que je me suis accordés.

Je me suis délivré de mes envies sexuelles à votre égard. Soulagement.

* * *

— Il y a chez vous des aphorismes que j'aurais aimé écrire.

L'obsession de l'aphorisme ne traverse donc pas que mon esprit gourmand de reconnaissance. Laisserai-je l'une ou l'autre trace, dans des livres d'histoire ou sous forme d'épitaphe ? Soyons sérieux. On publie, à chaque rentrée littéraire, bien trop de manuscrits pour que j'émerge de la mêlée des *lost stories*.

— Vous savez, ces phrases dont on ne peut revendiquer la paternité. Y > en a-t-il chez d'autres auteurs, qui vous agacent ?

— Par centaines ! Des auteurs, des phrases.

* * *

Nous étions, samedi, par un équivalent radieux jour de printemps, un jour pareil à ce vendredi 1er avril, dans une petite chapelle du nord de la France, à Masny. Les églises agitent les archétypes, m'étourdissent. Image si banale, si touchante : une petite chapelle et un cercueil, celui de la mère d'un proche.

La petite chapelle me rappelait l'église de mon enfance, celle où je fus, parce que j'étais pieux, je vous l'ai déjà confié, enfant de choeur, puis acolyte. J'ai servi un homme puissant que l'on appelle Dieu, par l'intermédiaire d'un porte-parole, qui était la bonté même. Signe que de ce Dieu-là, je n'ai rien à craindre.

Dans cette chapelle de France, un prêtre tousse, un curé polonais, d'un âge avancé, nous rappelle à la poussière, puis à l'éternité.

Dans sa robe de femme, auréolé d'un écho qui le rend autoritaire, il récite, imperturbable, sans larme, sans conviction particulière, des certitudes improbables.

Le prêtre chante. Il y a sa voix, qui me transperce, des mots de polonais que je ne comprends pas. Clac font les phrases en tombant sur le cercueil ; son accent rude frappe à grands coups de massue l'éternité, face à laquelle nous ne sommes rien.

Le fils s'est mis à pleurer, lui qui a perdu sa mère, son lien privilégié avec le mystère de la vie. Rien n'est plus éternel que l'image d'un homme en pleurs. Il se frotte les yeux, ses lunettes le gênent. A-t-il pu tout dire avant son départ ?

Seize ans ont passé depuis que j'ai déserté l'église de mon village. Et pourtant, je n'ai rien oublié des refrains qu'on dit en assemblée, qu'on répète en langue française, qu'on pourrait très bien répéter en langue latine, parce qu'il n'y a rien à comprendre.

Non, je n'ai rien oublié. Pas même celui que je considère comme le plus beau refrain de toute l'humanité, imperturbable : Je vous salue, Marie. Maintenant et à l'heure de notre mort. *Nunc et in hora mortis nostrae.*

Quel délicieux jour de printemps, pour un enterrement, samedi dernier, quelque part, dans la galaxie, quelque part, nulle part, « sur cette boule, qui roule, vers l'infini. »

Cette phrase, que je répète souvent, car elle m'éclaire et me rassure, n'est autre qu'une parole de chanson. Une histoire d'amour résumée par Daniel Lavoie sous l'audacieux titre « Boule qui roule ».

J'ai rencontré des yeux, dans un bar d'amoureux, des yeux parmi tant d'autres m'ont souri. J'avais besoin d'amour, je leur ai fait la cour et ils m'ont entraîné dans leur lit. Tout ça, ça se passe, quelque part dans l'espace, sur une boule qui roule vers l'infini.

* * *

Bruxelles. Nous sommes le 2 avril. Je n'ai pas sommeil. Je veille. Il est 02h04. Déjà trop tard.

Tous les chagrins mènent à Rome cette nuit. On compte les dernières heures du Saint-Père. Il a refusé de retourner à l'hôpital. Il souhaite mourir dans la dignité.

Et quel exemple pour notre société de la "détente", des "loisirs" et des 35 heures. Quelle claque violente et insolente à l'occident que cet homme qui aura été jusqu'au bout du voyage, sans jamais faiblir, sans jamais renoncer ! Qui s'en remet à l'entité supérieure. Elle ne tardera plus. L'exaucera enfin.

Les télévisions du monde entier ont les caméras fixées à Rome. Je repense à ce moment de ma vie où il a confirmé mon baptême, par un signe de la croix sur mon front de petit homme sage.

Vous ai-je dit que j'avais déserté son Eglise et que j'en ignore la véritable raison ?

La Place Saint-Pierre serait noire de monde, une foule qui accompagne son souverain dans sa dernière demeure.

J'entends les orgues déjà dans ma tête. Je n'ai pas sommeil. Il sera bientôt 2h15.

Je vais veiller, baptisé que je suis, non-pratiquant devenu. Je suis avec émotion l'actualité, au fil des dépêches qui tombent, puisque nous assistons désormais aux moindres faits et gestes du monde depuis notre écran d'ordinateur.

J'entends les orgues. Pas vous ?

Le vicaire général du pape disait à 21h ce 1e avril : "Ce soir ou cette nuit, le Christ va ouvrir grand ses portes à Jean-Paul II". Un cardinal, qui reste un homme d'une intelligence phénoménale, d'ajouter : "Il voit, il touche peut-être

déjà le Christ". Des phrases d'orphelins, d'enfants perdus. Hansel a-t-il retrouvé son chemin ? J'ai oublié.

Les vautours ont-ils déjà gagné le coeur de l'Italie ? Sont-ils parmi ces robes noires en pleurs ? Certains, sans aucun doute. Il faudra bien un autre homme pour succéder à Karol. Nous sommes le 2 avril sur Terre. Et au Ciel, auquel je ne demande qu'à voir, je me demande soudain quelle heure il est. Et si les mots de ce cardinal disent vrai.

L'Europe, qui a oublié Dieu, soudain pourrait se reprendre. Mais c'est peine perdue. Pas d'émotion particulière.

Je ne peux pas dormir, pas encore. Je vais veiller. C'est une part de mon enfance qui s'en va cette nuit. Le pape se meurt. Mes pensées vont vers lui et vers mon enfance, qui se confondent. Mes pensées vont à Rome. Je reste un baptisé, comme près d'un milliard d'autres hommes. Je porte en moi Rémus, Athènes, les Evangiles.

La gorge un peu serrée, je n'ai plus rien à vous dire qui ne se traduirait par des larmes. Je m'étais promis de ne pas pleurer.

Les événements sont coordonnés sur l'écran de nos vies. Ne souriez pas : il pleut en Écosse ! Il est 2h44 et il pleut en Écosse. Il pleut à Edimbourg, à Glasgow, à Inverness. C'est la vérité. Un signe de la croix de Saint-André. Et lorsque je m'endormirai, ce seront ces pluies-là qui effaceront du tableau noir le point d'interrogation que j'ai dessiné, à la craie blanche.

Quelle heure est-il, là où vous êtes ?

* * *

Nous sommes samedi. Le soleil brille sur Bruxelles. Nous sommes encore le 2 avril. J'ai cru m'éveiller et apprendre le trépas du Pater ce matin. Ce dernier est toujours bien vivant.

« L'activité sportive du Saint-Père a toujours été soutenue », lis-je dans un quotidien français.

Et s'il s'en sortait ? Un dernier miracle, peut-être ? Une dernière gifle aux temps modernes ?

Cet après-midi, séance de sport, laquelle me fera le plus grand bien.

* * *

J'ai rêvé cette nuit de ces deux financiers, que j'ai observés dans l'avion, à mon retour de Menton. Et par quel curieux hasard cette observation a-t-elle débouché sur une exposition, que j'ai visitée en songe.

Mon carton d'invitation portait, au-dessous de mon nom, la phrase : "De ces valeurs que l'on cherche *in all the wrong places*..."

L'événement se prénommait "Art-Eco" et se tenait au milieu de l'avenue Louise à Bruxelles.

Le commissaire, un homme mince au début de sa trentaine, lunettes glaciales, teint mat, comme un Nord-Africain. Me connaît. M'aborde. Nous sommes-nous donc déjà croisés ? Sans doute.

J'ai déposé le carton d'invitation, confié mon adresse courriel à la Fondation qui finance cette exposition.

Un portrait du pape au mur blanc de la salle de réception et une musique, un orgue, invitant au recueillement. Où suis-je donc ? J'entre, d'un pas hésitant, suivi par une foule d'invités, triés sur le volet. Une dame, derrière moi, me presse *:*

— Je n'ai pas la nuit, dépêchez-vous, Monsieur.

Je me retourne, m'excuse d'un mouvement des yeux.

— Monsieur Ferenzi, je vous prie de m'excuser. Je n'avais pas vu. Je suis confuse.

Mon nom excuse tout.

Et si je m'étais appelé Anton, aurait-elle supplié une séance sur mon divan ? Je l'aurais refoulée.

Le commissaire, qui est un homme aimable (il en reste), m'a offert une petite coupe. Son expression est guindée.

— Ce n'est pas tous les jours que nous recevons la visite d'un auteur de votre envergure. Votre ami se porte bien ? Un financier redoutable ! Il exposera, bientôt, ici-même.

Une petite dame, discrète, un robot, chevelure blonde et seins généreux, lui confie à l'oreille une urgence.

— Je prends congé, cher ami, c'est un honneur pour moi. Surtout, > donnez-moi votre sentiment avant de partir. Il compte plus que > tout autre.

J'ai terminé ma coupe et pris la direction de la première salle, qui était lumineuse.

Aux murs, des tableaux représentant des graphes. J'en ai vu des dizaines sur Internet : mon compagnon est de ces financiers que je redoute, qui me fascinent.

Qui aurait pu imaginer, pourtant, qu'ils pussent faire l'objet d'une exposition. Je me laisse gagner par une confiance subite et absolue en ce grain de folie. Le quotidien est si monotone. Les rêves sont la porte idéale pour y échapper.

Certains graphes arborent de simples courbes, des courbes phalliques, comme certains pénis sont courbés. Oserais-je vous confier que ces formes m'excitent, que le commissaire m'a une fois surpris dans une cave sordide, où j'honorais un anus de trois ans mon cadet ? Que ce commissaire est une canaille, un fieffé pervers ? Non, bien entendu. Nous sommes des gentlemen. Je ne me suis pas (encore) confié dans ma grammaire la plus vicieuse, ou peut-être de manière détournée, c'est-à-dire ce vers quoi nous pourrions tendre si je me livrais tout entier à vous, après le silence, après le déluge, après notre séparation, après nos dix jours.

Les graphes, encore. D'autres, des formes plus subtiles, de ces formes de nuages dans lesquelles nous fantasmons les personnages de notre enfance.

Dans la seconde salle, qui se prénomme "Karma" (la première n'avait pas reçu son nom de baptême), une relative pénombre. Les tableaux sont éclairés, modestement. Premier arrêt : "Toupie". Au fond de la salle, "Doji".

Plus près de moi, un homme, qui doit avoir 25 ans, me trouble, observe "Marubozu". Il m'a repéré. Me conduira-t-il aux toilettes, là où je me donnerai à lui sans retenue ?

Je l'accompagne, discrètement, certain que nous allons vivre un instant crucial. "Bébé abandonné du soir", "Etoile du soir doji". Tant de tableaux dans cette salle et je ne vois que lui, ses fesses, perfection absolue.

Je me retourne, car le commissaire vient à ma rencontre : "Alors ?". "Subjugué !", confié-je. Le garçon s'en est allé. Ce commissaire, quel poison.

La troisième salle. Je lis : "Bébé abandonné du matin".

— Ce sont des chandeliers, en termes boursiers. Voyez la couverture en > nuage noir, c'est mon favori.

Je le trouve obscur et ennuyeux. Où est ce jeune garçon dont je voudrais savoir si le graphe visiblement bien garni présente des formes courbes ?

La quatrième et dernière salle ne présente qu'un seul tableau. Son nom : "Le Harami". Le commissaire a disparu. Le garçon prend quelques notes. Je lui fais signe de me suivre. Je fais le clown pour attirer son attention. Il m'a compris. Nous nous sommes compris d'un seul regard.

— Connaissez-vous la pénétrante ? Elle n'est pas exposée ici. Je suis un expert en chandeliers japonais. Suivez-moi !

J'ai tant de fantasmes qui me poursuivent en songe. Les exorciserez-vous ?

Suivez-moi !

* * *

Toujours à Bruxelles et pourtant, je m'en irai bientôt, de nouveau. Je le sens, dans ma chair. Plus de vingt-quatre heures se sont écoulées depuis mon dernier message. Vos courriels me retournent les miens, comme une fin de non-recevoir, copie infirme.

Le sport m'a fait le plus grand bien, soyez-en sûr. Ce samedi radieux avait éloigné de la salle de remise en forme les plus valeureux sportifs. Ce sport exfolie et polit notre corps, qui est un champ de bataille.

* * *

Marcher. Il était 17h. Samedi. Hier. Je me suis rendu à la cathédrale. Les nouvelles seraient bientôt fatales. Le souverain de Rome ne serait plus et la lutte pourrait commencer – ah, le pouvoir de l'Eglise ! -, adoucie, par ce beau samedi de printemps, par l'orgie médiatique des documentaires préparés de longue date.

Je marchais. Et lorsque je suis entré dans la cathédrale, j'ai pleuré. Le croirez-vous ? Qu'ai-je donc pleuré ? Un doute. Une absence. Une famille. Je l'ignore.

J'ai pleuré puis communié. Le prêtre m'a affirmé "le corps du Christ". J'ai retrouvé, machinalement, ce rite de réception du pain, qu'on dit bénit ; j'ai dit "amen", par accident.

Le prêtre n'a pas annoncé le décès du pape, mais le retour à la vie civile d'un doyen de Bruxelles : "Ce sont des choses qui arrivent". L'Eglise, qui ne fait plus le poids face à la société, s'est elle aussi résignée.

Je me suis assis, j'ai fermé les yeux, ces yeux de premier communiant que j'ai retrouvés machinalement. J'avais 7 ans.

Qu'ai-je donc pleuré sinon un Père lointain ? Qu'ai-je donc pleuré sinon ma propre histoire ? Que serais-je sans cet enseignement, sans le collège, sans les prêtres qui ont formé ma grammaire, mon latin, mon grec ? Un illettré.

Qu'on touche à cette Cathédrale et c'est à mon histoire que l'on s'attaque ! Ce n'est pas l'Eglise que je défends et que je pleure. C'est un sentiment plus confus, celui d'un trauma, d'une griffe dans un vieux disque auquel je tiens.

Ma passion pour Jung n'est peut-être finalement qu'un déplacement du questionnement de la finalité de la vie, dans cet univers qui n'a pas de fin et pas de commencement, qui nous dépassera toujours.

* * *

Il était 21h57. Je me souviens. LCI a stoppé sa course : "LE PAPE EST MORT". Et l'histoire s'est écrite sous nos yeux.

Nous avons décompressé, rempli les coupes de champagne. Il fallait rire, accuser le coup. S'inventer un nouveau pape. Délirer : sortir du sillon.

L'histoire s'écrit en lettres capitales, des phrases défilent sur l'écran de la télé, comme sur l'écran de notre vie : "souviens-toi, souviens-toi"...

Je m'en remets aux bienfaits du soleil pour vous fixer rendez-vous demain, cher ami, peut-être à la même heure. Cette heure qui est mobile, une construction de l'esprit parmi tant d'autres : celle où j'écris, celle où vous ne lisez pas, celle où les messages reviennent, désolés de ne pas avoir été délivrés.

Les aiguilles du temps nous transpercent. Mais bientôt, nous y serons insensibles.

* * *

> *« Une voix sans âge ni sexe, la voix d'une source ancienne qui jaillit de la terre. Elle provenait d'une forme allongée, tremblante, comme un entonnoir, une pompe rouillée, comme un arbre battu par les vents à jamais privé de feuilles, qui laisserait le vent parcourir ses branches en chantant... »*
>
> Virginia Woolf, Mrs Dalloway

Nous sommes lundi, le 4 avril. Il y aura bientôt une semaine que je vous écris, avec la même ferveur, vous que je ne doute plus d'avoir croisé. Je dispose dans la mémoire de mon téléphone portable d'un cliché des "business lounges", là où je vous ai rencontré, où vous m'avez offert ce premier café.

— A défaut de tisane tibétaine, avez-vous ajouté. Dans les « Roses > Noires », c'est bien la boisson que vous préférez ?

Vous le voyez bien, je ne suis pas fou.

* * *

Nous sommes mardi, le 5 avril.

Il est midi et je dormirai bientôt, car ma nuit fut courte. Ces étourdissements, pertes de sommeil, crises myocloniques : des pluies d'Écosse.

Je vous envoie ce message les yeux plissés. Il croisera sans doute le vôtre, qui vous tiendra pour inconnu, une fois encore, alors que je vous sais plus doux encore que la pâte des tartes au riz de mon village.

* * *

— Un jour, j'avais reçu pour mission la surveillance d'un hôtel, sur l'île de Djerba. C'est là que j'ai découvert « Il neige, enlace-moi ». C'est le plus court de vos romans, à ma connaissance, un roman tellement court que j'ai repris sa lecture à trois reprises, successives, dans la même après-midi.

Qui êtes-vous ? Je me sens épié, pénétré, contrôlé !

— Quel est votre signe astrologique ? Poisson, je m'en souviens.

J'ignore l'heure de ma naissance et quel décan me gouverne. Vous avez froncé les sourcils. Lire en moi, personne n'avait osé. Jamais.

— Poisson ascendant lion !

Et alors ?

* * *

— Colis pour vous, Monsieur Ferenzi.

En signant, j'observe l'identité du généreux donateur. Ce code postal, je ne le connais pas. Seul le prénom de mon correspondant me rassure : Didier m'écrit de Narbonne, où il s'est exilé le temps qu'il faudra pour épuiser sa peine et son chagrin d'homme seul, désormais.

Didier est rentier. Ses romans n'ont pas de succès. Didier n'en a cure. Ce n'est pas la notoriété qu'il recherche, c'est sa vérité.

Le colis est composé d'un manuscrit, intitulé « Catharsis » et d'une série de nouvelles, imprimées sur du papier brouillon. Didier a des tendances écolo incompatibles avec son mode de vie. Nous en rions, souvent.

Une lettre d'une page attire mon attention et m'émeut, aux larmes.

« Le Coq, 6 février 2005.

Romuald,

Les rails. La petite gare. Un tram passe. Un bonnet rouge couvre mes oreilles. Des gants, bleus, usés, l'annulaire gauche dépasse ; mon anneau, trois cercles d'or, impossibles à retirer. Autour de mon cou, il y a la chaîne d'or que tu m'as offerte, l'été dernier. Ton prénom gravé au dos de la croix. La nuit guette. Il doit être dix-huit heures. Le temps a pu s'arrêter en fin d'après-midi. Mon sommeil, paisible, le vent dans les volets, blancs et gris, d'une chambre d'hôtel. Clac, clac. Un livre – il m'ennuie -, tombé, à gauche, papier froissé, page 231.

Des maisons de bois, blanches. Le vent de l'Est. Nous sommes dimanche. La mer a du chagrin, elle m'appelle. Une balançoire, deux voitures passent, m'asseoir et m'accrocher aux cordes d'acier. Le vent me repousse. J'irai plus

haut. Une voiture passe. Elle est noire. Un drapeau, une plaque blanche que je ne connais pas. Leopoldlaan. La digue. Pas même une taverne. Deux ou trois appartements éclairés. Au loin un navire ou un mirage. L'horizon plonge dans la mer, qui se confond aux nuages, vive allure, comme pressés, comme pourchassés.

Les vagues se rapprochent et tes yeux gris, quelques reflets verts – moi seul les ai connus -, comme la mer du Nord, se baladent au seuil de ma conscience. Nous marchons. Des escaliers, de briques blanches et grises. Pas une âme. Pas une larme. Même pas un autre chien pour courir après les vagues, pour saluer Lili, qui se tient debout. Je m'abandonne à une dernière balade, avant de rentrer.

Nous étions deux, il y a deux mois à peine. Ton Grey Flanel, conservé dans un coffre d'osier : "Romuald, ne pas toucher". Je ne sais si les aiguilles du temps te suivent. Si tu es là, en ce moment, à mes côtés. Ou au centre de la terre ? Au ciel, peut-être ? Ou juste dans ma tristesse, qui file, sereine, comme les flocons les soirs d'hiver. Rom, penses-tu à moi, de temps en temps ? J'ignore si ma peine te flatte, te touche, te parvient, te rassure, t'accompagne, si tu veilles sur moi, là où tu erres.

Docteur Jacques a redit ton courage. Nous avons pris un café, mardi soir. J'ai peu parlé, juste écouté, avec gourmandise, les yeux lourds. Retenu ma salive avec la langue puis grimacé par un réflexe de contraction des muscles du visage. Et j'ai marché dans un couloir : la chambre 304 abrite un nouveau pensionnaire. Il y a ton nom, une photo de toi. Tu souris. Une infirmière m'a salué. J'entends au loin l'écho de son conseil : "Il n'y a plus d'espoir. Vous le savez." Alors tu as fermé les yeux. Alors Lili, qu'un infirmier a fait entrer par une porte dérobée, a levé la tête, a compris mes larmes et s'est approchée de toi. J'ai dit : "Petit chien, il est l'heure de lui dire au revoir." Alors elle a posé sa tête contre ta joue. Combien de temps cela a-t-il duré ? Une dame a débranché un appareil. Lili a caressé ta joue de son museau, qui était moite, puis s'est assise à mes côtés. Le reste, Romuald, je l'ai oublié.

Il fait nuit, depuis ton départ, dans notre histoire, qui aura vécu trois hivers et quatorze jours. Et je me demande, à marée basse, si nous nous parlerons encore, si tu me demanderas, en songe au moins, de t'offrir l'hospitalité de

mes bras, de mes épaules, jusqu'au matin. Et si je m'endormirai, en rêve enfin, contre toi, pour l'éternité. Et si je glisserai mes lèvres contre ton cou. Mes petits doigts, en promenade, des dessins sur tes cuisses ou sur ton torse, plat. Des coeurs, des lettres de l'alphabet latin.

Leopoldlaan. Une seule larme. Les rails. La petite gare. Sur ma tête, un bonnet, rouge, couvre mes oreilles. Des gants, bleus, usés, l'annulaire gauche dépasse; mon anneau, trois cercles d'or, impossible à retirer. Lili marche, à mes côtés, nous sommes seuls et nous allons rentrer.

Tu nous manques, Romuald. »

Il m'est revenu, en relisant ces lignes, des souvenirs confus de ce garçon, que nous avons tous deux connus, qui a été mon amant, qui ne s'appelait pas Romuald, qui me manque. Je n'ai pas trouvé les mots. Ma réponse attendra. Un message SMS suffira, il accusera réception :

« La lettre à Romuald m'a bouleversé. Je t'embrasse. »

Je n'ai jamais confié à Didier cette liaison impure. Au fond, qu'importe ? Il est resté mon ami, tout ce temps. A sa peine, qui est immense, je ne pourrais ajouter le déshonneur ou la moindre griffe : cette histoire d'amour durera toute l'éternité.

IV.

Terra Cognita

« Je me suis habitué à vivre au seuil de moi-même,
car à l'intérieur il fait trop sombre. »

Antoine Blondin

Savez-vous pourquoi les pluies ne durent jamais longtemps en Écosse ?

Le vent, souffle unique, souffle violent, imperturbable, qui malmène les nuages gorgés de larmes. C'est le vent qui balaye la pluie en Écosse, comme les fantômes de notre vie.

Non, les pluies ne durent jamais longtemps en Écosse. Et, maintenant que vous savez cela, vous saurez que je ne suis pas triste.

Allez le dire, à ceux qui veulent la peau de mon chagrin. Je n'ai plus de force.

* * *

Je suis peut-être né à Menton ou en Écosse. En tout cas plus ici. Et où finira donc cette histoire, dans quel hémisphère ? A quelle heure dirai-je "Rideau !" ?

Nous verrons bien où les vents nous mènent cette fois.

Je ne suis pas d'ici, peut-être d'une autre planète. Vous ai-je dit la vérité, au fond ? Que j'aurais pu être Dieu si la place n'était déjà prise ? Cette géronto-

cratie qu'est l'Eglise aurait tant besoin de ma mélancolie bienveillante, de mes prises de position très novatrices sur la bonté sexuellement transmissible.

Me croiriez-vous si j'étais cardinal ? Y croirais-je moi-même ? C'est peu probable. Je sais bien que je ne suis que mensonge, poussière, vices et vertus déguisées, que la société est trop arrogante pour entendre la vérité de la vie : wir sind schon tot. *Les jeux sont faits !*

* * *

Vous ne portiez pas de chaîne, pas un seul signe religieux, à notre première rencontre. Etes-vous mécréant ? Athée ? Agnostique ? Franc-maçon ?

Connaissez-vous Jules SUPERVIELLE et sa "Prière à l'Inconnu" ? Il partagea sa vie entre la France et l'Uruguay, jusqu'à ce jour de 1960, où il a dû trouver son inconnue.

Et dit :

« Voilà que je me surprends à t'adresser la parole,
Mon Dieu, moi qui ne sais encore si tu existes
Et ne comprends pas la langue de tes églises chuchotantes.
Je regarde les autels, la voûte de ta maison,
Comme qui dit simplement : voilà du bois, de la pierre,
Voilà des colonnes romanes.
Il manque le nez à ce saint.
Et au-dedans comme au-dehors, il y a la détresse humaine.
Je baisse les yeux sans pouvoir m'agenouiller pendant la messe,
Comme si je laissais passer l'orage au-dessus de ma tête.
Et je ne puis m'empêcher de penser à autre chose.
Hélas ! j'aurai passé ma vie à penser à autre chose.
Cette autre chose, c'est encore moi.
C'est peut-être mon vrai moi-même.
C'est là que je me réfugie.
C'est peut-être là que tu es. »

* * *

C'est jour de fête ! Cela fait une semaine aujourd'hui que nous nous entretenons de moi, de vous, sur ce virtuel divan de psychanalyste épistolaire, vous qui n'êtes plus qu'un écran, un clavier, un prétexte, vous qui m'avez souri, mardi ; offert un café. J'ai si soif de vous revoir.

Quelque part, entre Palmerston Place et Manor Place, à Edimbourg, se tient une cathédrale, laquelle porte le nom de St. Mary. Laissez-moi vous y emmener.

* * *

Nous sommes mercredi, le 6 avril 2005.

Je serai direct. Létal. Vendredi, nous nous séparerons. Vendredi, nos personnages disparaîtront dans le néant, flotteront peut-être quelque temps. Puis terminé. Leb wohl.

J'ai confiance. Je vais, serein. Nous avons tout notre temps pour savourer ce macabre adieu, qui est aujourd'hui imminent.

Je dois me rendre à Edimbourg. Ce n'est pas la raison mais l'instinct qui me commande.

* * *

Je vous lis un extrait des « Lettres d'un temps éloigné » de Mattotti.

Tu ne t'es jamais dit : voilà un moment dont je me souviendrai ? Là, je me sens comme ça. Il se passe quelque chose dans notre histoire, dans mon corps, dans ce voyage, qui devrait me ramener vers toi.

Il se passe quelque chose dans notre histoire, cher ami. Et c'est sur ce signe, sur la conjonction de plusieurs signes, que j'accepte qu'il me faut aujourd'hui me séparer de votre image pour renaître de nouveau.

Un jour peut-être une nuit noire tombera et nous enveloppera sans espoir de lumière. Comme dans ces cauchemars où on veut hurler sans voix.

Vous ai-je confié d'où me viennent ces insomnies qui m'ont conduit à des fuites dépressives, à mes récents voyages ? Une pathologie étrange, que l'on surnomme crises de myoclonie. Un mal génétique dont je souffre depuis l'enfance.

Le sommeil est là, il vous enveloppe. Et puis cette décharge neuronale. Cette espèce de *cage qui bloque la poitrine*, tout le reste du corps, un cauchemar éveillé. C'est comme si l'âme était aspirée hors de la chair. Comme un long tunnel. Qui vous transperce le crâne. Et tout le reste. J'ai cru ces crises mystiques, lorsque j'étais adolescent.

Nous nous quitterons bientôt et nous n'aurons pas peur. Car il ne se sera peut-être rien passé en vérité.

Quelque chose dans notre histoire, dans mon corps, dans ce voyage, qui devrait me ramener vers toi.

Vendredi, nous cesserons de nous écrire et Carl pourra renaître aux autres, éclairé par le feu de l'amour que nous n'aurons pas eu le temps de consumer.

Tout est propre. Les crabes ont atteint leur but. Je ne sais pas où. Je ne sais pas ce que cela signifie pour eux. Maintenant, moi aussi je pars. Je reviens vers toi. Attends-moi.

Quelques mots, deux jours encore et je vous laisserai en paix. Pour l'éternité ?

* * *

Nous sommes jeudi, le 7 avril, probablement en 2005. Juste des points de repère pour organiser, structurer la dernière cène.

J'ai fui. Une prémonition, hier midi. L'instinct. L'animalité. Quelque part entre moi et le Cosmos. Une intuition. J'ai pris le train en début d'après-midi, quitté le bureau en laissant une fiche de congé, un peu fuyard que j'étais.

La gare était bondée et bruyante. Juste votre voix, qui n'existe que dans mes pensées. J'ai effacé la photo de mon téléphone mobile : première étape de mon morbide pèlerinage au-delà du Mur d'Hadrien. Demain, il sera trop tard. Nous nous quitterons, à une heure que je n'ai pas encore fixée.

J'ai fui. Seul, un sac de sport à la main. Un blue jeans et de quoi tenir quarante-huit heures.

Matthieu m'a simplement fait promettre de lui « envoyer un mini-message » à chaque étape du voyage. Comment dit-on « bien entendu mon amour » en langage SMS ?

Il me fallait rejoindre Walter Scott, dont on ne rencontre le fantôme qu'aux portes du château d'Edimbourg. Sa maison, devenue un musée, est trop chargée de toc à présent. Trop de bruit, trop d'histoire. Les esprits éclairés voyagent léger.

J'ai pris un « Superfast » sur le coup de 18 heures, gagné ma chambre, me suis enfermé. Et j'ai dormi, enveloppé par la mer du Nord, qui était calme et sereine, comme mon tourment.

Le repas a bien fait de ne pas m'attendre. Je n'avais pas d'appétit. Je pensais à notre rupture et à cet acte d'amour qui se produira demain, à une heure encore incertaine.

Etre – et non plus simplement exister (ex-sistere) – me semble à portée d'acte symbolique, d'action positive. Deux ans d'analyse m'ont permis d'y voir assez clair pour poser sans crainte le pied en *terra incognita,* en moi-même.

L'hôtel, où j'ai déposé mon sac de voyage, il y a trente minutes à peine, se trouve sur l'avenue qui fait face au château d'Edimbourg. Je vois, de ma chambre, le reflet du « Castle », dans un bus à deux étages. J'aurais voulu vous emmener ici. La chose eût été possible. Si, et seulement si.

* * *

J'ai déjeuné dans un restaurant italien. Une table m'y est réservée, toujours la même : il suffit de m'annoncer quelques jours à l'avance, par email désormais.

Le patron m'apprécie. C'est à la librairie française – langue qu'il pratique avec brio pour avoir enflammé des cœurs parisiens du temps de sa gloire phallique – que nous nous sommes liés d'amitié.

— Je n'ai pas tout compris à votre livre. Mais vous êtes sympathique. Je peux vous inviter dans mon restaurant ?

Ce soir-là, en novembre 2004, je n'étais pas seul. Matthieu avait accepté de m'accompagner en Écosse.

Antonio saluait toujours chacun de ses hôtes. Lorsqu'il s'est approché de nous, ses yeux ont fixé mon compagnon, le temps s'est suspendu quelques instants puis il a murmuré, les lèvres un peu tremblantes, une histoire qui devait lui être proche.

— Votre ami ressemble beaucoup à Franco, mon fils. Il avait 23 ans. Je ne sais pas ce qui lui a pris. Il roulait très vite, trop vite. Vous savez, comme les jeunes de votre âge. Sa mère m'a appelé. Nous étions en plein service : le service du soir. Je me souviens, il y avait plein de monde ici. Il y avait une actrice à votre table. Gosh, je n'ai pas réalisé tout de suite, évidemment. On ne réalise pas que son fils est mort, qu'il ne sera plus là, que l'on n'a pas d'autre fils. Qu'au fond, on ne voulait que lui et qu'on lui survivra, ce qui n'est pas la logique des choses. Je suis arrivé un peu tard à l'hôpital. Tout était fini. Il faudrait vivre avec ça. Et ça fait quinze ans que je vis malgré moi.

Il s'est assis près de nous, nous a commandé un sabayon. Démonstratif, comme le sont les hommes du sud, il a déroulé cette histoire sous nos yeux. J'aurais voulu qu'il prenne Matthieu dans ses bras. C'est la pudeur qui l'en a empêché.

— Tu trouves que je lui ressemble ?

— Non, pas vraiment. Cela dit, ce garçon en aurait fait tourner des > têtes. La vie me dégoûte.

— Il faut pourtant l'accepter.

— Je l'ai trouvé touchant, ce vieux monsieur.

— Quel âge lui donnes-tu ?

— Il l'a dit : 55 ans.

* * *

Pourquoi suis-je ici, seul, à me connecter sans cesse au continent par le biais de l'Internet, à me connecter sans cesse à ceux que j'aime en échangeant des messages SMS.

Au fond, écrire ici ou ailleurs, quelle importance ? Tout est une question de topologie dans l'esprit, qui est infini.

Ai-je vraiment fui ou avais-je simplement besoin d'un peu de pénombre, dans un hall, une arrière-cour ?

Princes Street grouille de monde. Je marche dans la ville. Je suis seul et je suis heureux.

Le ciel est couvert ce midi. Il fait froid. Le vent souffle et il me porte l'inspiration nécessaire pour scénariser à merveille cette chute que nous connaîtrons tous les deux demain, vendredi. Un tableau d'une glaciale quiétude. *Slowez-moi.* Soyez patient.

* * *

Une dame d'un âge avancé m'a entendu parler français, dans une boutique de vêtements, Queen Street.

— Vous êtes français ?

— Non, belge.

Quelle importance.

— Je vais souvent à Bruxelles, dans le quartier du Sablon, vous > voyez ?

Je comprendrai plus tard qu'elle enseigne la littérature dans une école privée, à quelques minutes d'ici.

— J'ai trouvé un tableau magnifique à Bruxelles récemment. En réalité, un assemblage de photos, que je pensais être une carte de géographie d'un autre âge. Comme un parchemin. Vous voyez ? Jeune homme, c'était une photo, ou plutôt quatre photos mises côte à côte, prises à quelques centimètres d'un mur défraîchi. L'œuvre d'une jeune fille belge, convertie au bouddhisme.

Sa précision syntaxique me fascine.

— Je ne vous ennuie pas ? Voilà ce que j'aime chez ces gens : la capacité de transcender la réalité.

Nous prendrons un thé, non loin de là. Elle me parlera, dans un style audacieux et coloré de subordonnées, de sa passion pour cette langue qui lui a permis de rencontrer l'homme de sa vie, à Toulouse.

— Tout était si beau, si facile, j'avais 30 ans.

Elle parle d'un accident, marque une pause. Aucune larme ne s'échappe. Pas même une émotion particulière. *Walter is gone with the winds of Scotland.*

— Je n'enseigne plus depuis le mois de septembre, mais cela fait un vide énorme. Je suis seule. J'ai gardé quelques cours, car je n'ai jamais supporté l'idée de me retirer de la vie active. Vous comprenez ? Et puis, je dois bien vous

l'avouer, jeune homme, j'ai toujours apprécié la compagnie des jeunes gens. Ils me ressourcent.

Une garce, peut-être, une aristocrate aux vices sublimés. Walter n'est plus là. Trente ans ont passé. Pour ses échappées amoureuses, il y a prescription.

* * *

La nuit semble avoir été glaciale : « -2 ° », me confie le réceptionniste, dans un français très académique, un garçon aimable qui n'a pas vingt ans et qui me guidera ce soir dans les lieux les plus sordides de la capitale écossaise, que je ne connais pas. Et lui ?

— Would be please be so kind as to help me find cool gay places for > tonight ?

Question naturelle, sans une once de honte ou de pudibonderie.

— Sure, I know some places. I will call one of my friends. He will > help.

Les amis de ce jeune homme sont mes amis : je le sens. Si nous brûlons en enfer, nous serons en charmante compagnie.

J'ai envie de sexe. D'inconnus, de mains, du bruit de braguettes dans la pénombre absolue, de sueur dans les narines et de sperme dans mes mains suppliantes.

J'aurai donc, de la bouche de ce garçon d'apparence si sage, cet après-midi, un carnet d'adresses qui suffira à mon désir nocturne, qui variera en fonction du temps, des rencontres, de l'état de fatigue ou de tristesse, d'euphorie aussi. Parfois, le sexe est juste là par accident, par désespoir. Un jeu, une obsession. Ou juste un corps. Ou juste deux mains. Ou une bouche. Un homme. Ou une femme. L'appétit épouse les circonstances.

Ici, les lieux de débauche – que je fréquente rarement – ne se trouvent jamais sur les cartes. L'île est puritaine, dit-on. Mais il est des maisons, ici et à Londres, sans enseigne, sans drapeau multicolore. Des maisons où l'on sonne, pas besoin d'invitation. Quel spectacle décadent, une fois à l'intérieur : une gifle à la grammaire d'Oxford !

Ces maisons d'aisance sont à mon image : une façade pour dissimuler une perversion inavouable.

* * *

Trois heures de promenade m'ont épuisé. J'ai erré, sans carte, sans adresse, sans but, sans remords, probablement guidé par l'une ou l'autre silhouette.

Je me suis assis dans un pub, que tous ont dû déserter. Il doit être 16h.

Je fixe le mug qui m'a été servi. On boit des cafés gigantesques ici à Edimbourg. Cette boisson, mon réconfort, un peu de « wifi » pour me rappeler un continent à ma dérive. Et de mon retrait insulaire, j'observe le monde, avec les yeux d'un enfant de huit ans, d'un premier communiant.

Je m'en vais visiter le musée du Whisky. Les vapeurs de l'alcool me feront le plus grand bien. Je n'y céderai pas. Les effluves suffiront.

* * *

Laisser des traces. Laisser des traces, ici, à Bruxelles, à Menton, à Edimbourg. Et comment voir alors qu'on était simplement ébloui ? L'analyse ou la prière. Un mélange des deux. La mélancolie, quelques pleurs, qui nettoient les vitres de notre vie. Et puis le rire, qui est une tape sur l'épaule de nos larmes.

* * *

Je reçois à l'instant un message électronique du Continent. Des ordres pressants, qui ne seront pas exécutés, ceux de mon père : « Pourquoi as-tu écrit à ta grand-mère ? Je t'avais prié de ne pas le faire ! »

Des menaces, aussi habituelles que sournoises, qui n'ont nul besoin d'être dites pour être sues.

Au village d'où je viens, le scandale peut éclater à chaque faux pas. Mais quel scandale ? Puisque la terre n'est qu'un passage. Tous nos corps finiront par pourrir, qu'ils aient été pieux ou démoniaques. Je n'ai pas ma place dans la dernière demeure familiale. C'est auprès de Matthieu que je suis né. Auprès de lui que je veux reposer, une fois le rideau tombé. Je le sens, « dans mon corps, dans ce voyage ».

* * *

Demain, vous vous en irez et ma vie pourra reprendre, là où elle n'aurait jamais dû s'arrêter. Nous aurons joué avec le feu, sans jamais nous brûler.

Matthieu m'envoie des messages SMS, souvent très brefs. J'ai parfois l'impression étrange de l'aimer davantage dans les voyages, lorsqu'il manque à mon corps, lorsque ma main, qui cherche un réconfort, se promène dans le lit, la nuit, ne le trouve pas ; lorsque le silence a recouvert le monde et que rien n'a plus d'importance que mon repos à ses côtés, un miracle, un clin d'œil du cosmos à mon égard. Une récompense pour les gestes accomplis et la confiance dans le temps qui passe.

* * *

Vocatus atque non vocatus deus aderit. Revient-on 16 ans plus tard dans une église comme on revient à Edimbourg ? Sur un coup de tête. Un accident. Une circonstance.

Nous sommes parlés et mus, sans le savoir, sans le vouloir, par d'étranges ombres, surgies de notre passé, de sombres marécages que nous avions oubliés, délaissés.

Vous manquerai-je demain ? Nos adieux ne seront pas déchirants. Ce qui a été sera pour l'éternité.

M'auriez-vous cru si mystique mardi dernier ? M'auriez-vous cru capable de m'étendre avec autant de détresse et d'urgence, à vos pieds, comme au pied d'une statue ?

* * *

La première fois où j'ai foulé le sol de cette ville, j'avais quatorze ans. Un voyage scolaire. J'y reviens aujourd'hui en pèlerinage de cette époque où je ne savais rien, pas même la différence entre « savoir » et « pouvoir », pas même les formules de politesse et les codes à adopter *in Scotland*.

Le professeur insistait : « *One visit is never enough !* »

* * *

La fin est proche. Pourquoi demain ? On inhumera notre pape dans 24 heures. L'avez-vous oublié ? Les télévisions du monde entier seront trop occupées pour se souvenir de notre drame. Notre histoire cessera dans l'indifférence, comme elle a commencé.

Carl n'a plus grand chose à vous dire, au fond. Il se répète. Il cherche un adieu, un triomphe. Rien ne presse. Il nous reste 36 heures environ.

J'ai tenté une fois encore de vous écrire. Mais vous êtes le néant. Comment vous joindre sinon par le truchement de l'inconscient collectif ?

Le moment viendra où nous nous dirons « adieu » sans la moindre larme. Je choisirai mon église ce soir. Je la veux grandiose. Elle sera le théâtre d'une tragédie sans pareille. Je recherche toujours, dans les églises, une statue de la Vierge et je la contemple sans me lasser : c'est de là que je vous écrirai pour la dernière fois, demain, quelque part entre l'aube et la pénombre, entre midi et minuit.

Ce moment n'est pas encore venu. Il pleut – comme c'est curieux -, mais – vous le savez à présent ! – cela ne durera pas.

Il pleut dans ma mémoire, dans la ville. Tout le monde pleure, j'ai beau zapper. Il pleut sur la capitale de l'Écosse et dans mon cœur votre souvenir s'évanouit, petit à petit.

Aujourd'hui, vous savez que les quelques larmes qui jaillissent à ce moment précis, que personne ne peut observer, car je fais face à un mur, dans cet étrange café, sécheront bien vite.

Nous passons notre vie à nous consoler, à nous excuser. Cela suffit !

* * *

Il faudra peut-être qu'un jour, au dernier souffle de ma vie, je m'octroie l'audace délirante d'un dernier sacrilège, comme dans ce film de Breillat, « je m'évide, je deviens un trou, je disparais à proportion de la bite qui me pénètre : c'est ça ma pureté ». Laisser des traces.

Je disparaîtrai dans quelques minutes. Je m'évaderai dans des lieux infâmes. Et je vous les raconterai, peut-être, au lever du jour.

J'ai trop bu. Il est presque minuit. Je voulais célébrer avec vous ces quelques minutes qui nous séparent de notre vendredi saint.

J'ai bu, seul, comme un ivrogne. Seul, comme un condamné. Seul, pour m'oublier. Il n'y avait personne à ma table. Personne pour m'adresser la parole. Personne qui parlât ma langue maternelle.

* * *

La dernière sortie à la mode, dans cette capitale insulaire, est le *pornaoke,* sorte de karaoke d'adulte sur écran géant. Le jeu consiste à post-synchroniser le scénario scandaleux d'un film pornographique.

Il fallait m'y essayer, j'avais bu assez pour effacer la timidité de mon langage. J'ai choisi la langue française, par facilité.

Une compatriote m'accompagna dans cet exercice d'un ridicule infantile. Nous étions Jane et Serge. Jane reçut le titre très convoité de *Miss Pornaoke*.

Nous aurions pu terminer la soirée devant un café, puis dans mon lit. J'avais envie de *mon sexe*. Je ne cède pas aux sirènes des hymens sur simple commande. Les femmes ont besoin de la même tendresse, de la même violence que moi. Nous sommes à jamais incompatibles.

— J'ai été ravie de faire votre connaissance. Je ne lis jamais de > roman, ne m'en veuillez pas si je ne connaissais pas votre nom. > Vous êtes marié, cela se sent. Je ne suis pas une briseuse de > couple.

Si elle savait.

* * *

Le réceptionniste de l'hôtel m'a laissé une lettre. Je la découvre sous le pas de la porte de ma chambre. *303*.

« Monsieur Ferenzi,

Veuillez pardonner mes fautes de français. Je n'ai pas eu le temps de vous préparer une feuille contenant les lieux que vous cherchez.

Je veux bien jouer votre guide cette nuit !!! Je vous sens très sympa.

Téléphonez-moi !

Tommy »

* * *

Tommy m'attendait à l'angle de la Broughton Street et de York Place.

— Nous allons parler en français. I need a teacher.

Comme il voudra. J'ai tout mon temps.

Il portait un jeans bleu, un sweat-shirt gris, des baskets grises délacées. Un sourire discret et prometteur. Let's walk !

Première question, mon âge. Je n'avais rien à lui cacher. Lorsque cela s'indiquait, je traduisais.

— Je suis né en Belgique. Mais nous avons quitté alors que j'avais 2 ans. Je ne me souviens pas vraiment. Juste de temps en temps, je retourne dans la famille de mon père.

Dans un quartier de Bruxelles situé à quelques minutes de marche de celui où je vis. Le hasard, parfois.

Son français était précis, rieur, son accent presque imperceptible.

— Je vis avec maman ici, enfin pas loin, là, Dublin Street. Papa réside à Londres, je ne le vois pas souvent.

Où voulait-il en venir ? Sa logorrhée m'amusait. Il fallait que j'intervienne. Scander le discours à grand renfort de sous-entendus à peine voilés.

— Tu m'as trouvé sympa. C'est bien ce que tu as écrit ? Cela m'intrigue. Explique-moi.

Je lisais dans le regard de ce garçon de dix-neuf ans, de dix années mon cadet, un incendie, comme une urgence. Un terme impossible à articuler. Quelque chose de l'ordre du tabou.

— Ne dis rien. Don't tell it. I know.

Nous remontions Frederick Street lorsqu'il me posa quelques questions plus indiscrètes : mon état civil, ma « première fois », si je connaissais des « endroits » à Edimbourg. Et c'est sur Rose Street qu'il fondit en larmes. Nous nous connaissions depuis une heure à peine.

Je le rassurai, comme on rassure un homme de son âge, avec des solutions prêtes à l'emploi et des formules d'apparence très savantes.

— Un jour, un garçon te dira qu'il t'aime, qu'il t'attendra où que tu ailles, qu'il te donnera l'amour que tu n'as pas eu. Et tu le croiras, et il te délivrera de ce grand secret qui te bloque encore, qui n'est qu'un mirage. A vrai dire, il n'y a rien à craindre. Car tu verras bientôt que cela n'a aucune importance, pas plus que la couleur de tes yeux. Aucune espèce d'importance.

Il écoutait, religieusement, l'enseignement que je prodiguais avec une passion dévorante, mêlée d'un détachement bienveillant. Et quand bien même il ne comprendrait pas le sens de chaque mot, il était face à un moment clé de son histoire. Nous nous assîmes. Il commanda un chocolat chaud.

— Prends plutôt une bière. C'est un jour important. Je t'invite.

Deux garçons, qui devaient avoir mon âge, entrèrent dans le bar, qui était bruyant.

— Regarde. Voilà ce que tu n'es pas obligé de suivre, cet espèce de modèle suffisant et arrogant de fierté homosexuelle mal placée. Ne sois pas fier de ce que tu es. Reste toi-même. L'homosexualité ne guérit pas de la connerie.

Il se faisait tard. Nous prîmes la direction du pont qui surplombe Waverley Station. Je voulais qu'il me mène au Château de sa ville. Qu'il soit mon guide. J'avais assez parlé.

Arrivés au sommet du Lawnmarket, Tommy me demanda comment je trouvais la vue. *Fabuleuse.* Je m'approchai de lui, sans le brusquer. Il prit soin d'observer les alentours. Se déroba, une fois ou deux. Puis me confia :

— Ce n'est pas possible chez moi, pas ici, je ne sais pas...

Il viendrait donc dans ma chambre.

— 303, je sais, Mister Ferenzi.

Il ne fallait rien brusquer, rien provoquer qui pût l'effrayer. Mes envies de chair s'étaient soudain mues en besoin de tendresse. Je repensai à Miss Pornaoke et à cette épouse modèle imaginaire qu'elle m'avait attribuée.

— Appelle-moi Carl, je t'en prie.

* * *

Il frappa à la porte, comme nous l'avions convenu. Les garçons de son âge aiment les jeux de piste. Lorsque j'approchai mes lèvres des siennes, il éteignit la lumière et son sexe se raidit.

— I've been waiting so long for that kiss.

C'était comme au cinéma. La romance fit place au désir et à la perversion la plus infâme.

— I wanna know everything.

* * *

Il est presque huit heures. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Tommy a eu ce qu'il cherchait, une confirmation, une victoire, deux orgasmes, un sexe d'homme dans sa bouche, une expérience, une pincée d'audace et mes quelques heures de vol en plus pour l'emmener aux paradis.

Je m'accorderai deux heures de sommeil. Tommy m'écrira. Je reviendrai, dans un mois ou deux. Il aura vingt ans fin mai.

Ce garçon m'a confié une adresse électronique lisible, en lettres capitales. Je n'ai pas pu m'empêcher de lever les yeux vers le ciel. Pourquoi pas vous ?

* * *

— Vous allez à Nice ? Tiens donc, comme ce n'est pas original. Menton ! Ah, la ville du citron. La frontière italienne. Je connais un excellent restaurant en bord de mer. Qu'espériez-vous ? Y aller... incognito ?

Vous m'agaciez. A quoi bon s'octroyer mille et une vies, si c'est pour toujours laisser des traces, là où nous mettons les pieds ? Nous n'écrivons rien d'autre que ce que nous sommes dans nos nuits noires : un moi idéal, un moi tragique, un moi moite, un moi rêvé, un moi impossible, un moi passé.

Qui suis-je au fond, dans mes nuits noires ? Un pervers ? Un vulgaire névrosé ? Un psychotique génial ? Je pourrais ne souffrir que d'une vulgaire schizose, sorte de schizophrénie *soft*. D'une hébéphrénie, peut-être. Moi qui rêvais à une structure psychanalytique d'un nouvel ordre, d'une perversion grandiose, inédite, d'un sujet béni pour les doctorants en faculté de psychologie.

* * *

Vendredi. Quel froid. Il est dix heures. De cette histoire d'amour fugace, il reste l'odeur de ses cheveux blonds dorés sur l'oreiller. Et un terme, un seul, « encore », que je pensais avoir oublié aux jeux de l'amour.

Ne nous égarons pas. La forme courbe du sexe de Tommy, le parfum que je suis allé cueillir sous son short et ses aisselles, ses ardeurs violentes et gauches, tout cela ne m'éloignera pas de la promesse que je nous ai formulée. Vous et moi, seuls, vous vous souvenez ?

Nous n'avons pas dîné hier soir. Dans deux heures sonnera le glas de notre correspondance.

Permettez-moi un dernier café chez Starbuck. Nous avons du temps devant nous. Je connais le lieu de notre rupture. Je l'ai soigneusement sélectionné hier. Je m'offre encore, avant le drame, avant la tombée du rideau, le luxe d'une vue imprenable sur Princes Street.

Si j'aime Tommy ? Oui, c'est indéniable. Si j'ai une vie ailleurs ? Oui, et alors ? Si je me sens coupable ? Non, pas vraiment. Plusieurs entités en moi se confondent, ne se croisent jamais. Parfois l'une d'entre elles disparaît. C'est très rare.

Si je pourrais tout quitter pour lui ? J'en doute. Ce qu'il a trouvé en moi n'est qu'une étape. Et même si ce sont les yeux de la reconnaissance sincère qui m'ont souri lorsque j'ai déposé ma clé à la réception de l'hôtel, il comprendra bientôt que sa vie est ici. Que le chemin doit se faire sans guide à présent.

Il me quittera, m'enverra les flammes des enfers par email, me confiera qu'il se meurt et qu'il m'attend, se donnera quelques fièvres en pensant à notre nuit.

Et puis demain soir, il franchira la porte d'un bar et un garçon lui sourira, qui sera plus jeune que moi, qu'il aura connu dans une autre vie.

Je m'éloigne de l'objet du voyage : le point final de cette missive. Il me faut attendre la fin de la célébration eucharistique.

Un dernier café. *Allongé*. Et vous ? *One for the road*. Je vous en prie.

* * *

J'ai dépassé ce stade, qui effraye tant Tommy, de la recherche du coupable. Qui de la mère, du père ou des circonstances ont motivé un choix d'objet contraire aux normes sociales ? Et pourquoi lui ? Serait-il l'élu d'une peuplade souveraine, le monarque d'un empire oublié ?

Il défilera un jour, portera une épinglette « non aux discriminations ». Il se sentira peut-être rassuré par le discours nihiliste d'une communauté qui n'existe que dans les limites de sa pensée.

Il donnera sa voix au troupeau des lobbies. Il sera rassuré que des porte-voix militent pour ses droits. Il se prosternera devant le drapeau. Il désertera l'église. Il sera la victime, parmi tant d'autres, d'une société trop rigide.

Et puis, fatigué d'être réduit à la libération de ses amours, il réclamera l'indifférence, s'épanouira dans sa profession, dans ses lectures, trouvera l'amour et fondera une famille, aura un chien, se trouvera en désaccord avec les revendications du groupe. Il entendra déjà les orgues au loin.

Il aura d'abord vécu en paix, convaincu que son génome est porteur d'une signature singulière et extraordinaire. Et puis un jour viendra où il cherchera peut-être à comprendre ce et ceux qu'il poursuit, dans les draps de ses nuits animées, dans les larmes qu'il verse devant la télé, dans ses boulimies, dans ses pertes de mémoire.

Il reviendra au premier printemps de ses jouissances. Il distinguera quelques similitudes entre la dépouille de ses souvenirs d'alors et le profil de ses conquêtes du jour. Il sera forcément troublé. Il se trouvera morbide. Il se mettra à pleurer.

Tommy trouvera sa place et ne cherchera plus à s'isoler. Il n'appartiendra plus à aucune caste. Il parlera de son *individuation*. Il évoquera ses week-ends à la *mère*, sur le divan d'un psychanalyste, qui lui rappellera *son père*.

Il entrera dans une église, un jour de brouillard, dans une ville où il n'a pas d'histoire. Il entendra ma voix lui rappeler que *cela n'a aucune importance*. Il sera étourdi et traversera le miroir. Et d'un mouchoir, il chassera les démons de sa mémoire. Il dira « *J'ai menti, j'ai passé mon temps à mentir. Même à moi, j'ai menti.* »

Tommy réalisera que le temps est ce que l'on en fait. Et il assumera ce qu'il aura compris être un choix d'objet, non une *maladie ordinaire.*

* * *

Pourquoi ce besoin pressant de me séparer de votre image, de me dérober à l'ombre de votre souvenir ? J'ai longtemps hésité. J'aurais pu revenir sur ma décision, détruire les traces de ma promesse aux quatre coins de cette correspondance.

L'idée m'a même traversé l'esprit d'épuiser l'écriture de cette missive jusqu'à la déconstruction de la grammaire. Pourquoi en effet ne pas poursuivre le monologue jusqu'à nos retrouvailles ?

* * *

« Tu me manques. Quand reviens-tu ? Tu n'as pas répondu à mon appel ce matin. » Ma seconde moitié m'espère. Il me faut rentrer et remettre mes doutes à plus tard.

Je vais bientôt me lever. Et d'un geste décidé me diriger vers West End. Préparer mes valises à l'hôtel, puis me rendre à l'église, avant de commander un taxi, direction Rosyth.

Le Superfast me ramènera au continent. La nuit sera agitée. Je ferai l'amour. J'oublierai Tommy dans les bras d'un autre garçon, peut-être plus jeune que lui.

* * *

— Ce qui me fascine dans les aéroports, c'est la suffisance des voyageurs. L'importance de leur séjour est inversement proportionnel à leur attitude, souvent très arrogante.

De mon perchoir, tout aussi suffisant, d'analyste improvisé, je vous ai renvoyé votre miroir.

— Sans doute un masque pour éviter de sombrer. Sans doute la peur, qu'il est si difficile de donner à voir. C'est cela qui me plaît. Ce déguisement permanent qui crie « au secours », qui, mis à part quelques bouddhistes, habille l'humanité toute entière.

Vous n'avez plus prononcé un seul mot. Vous vous êtes laissé distraire par un appel, formulé en langue allemande, qui ne vous concernait pas.

— Parler, c'est mentir. Si nous devions nous laisser aller, que dirions-nous ? Je ne me contente jamais des premiers mots prononcés par ceux que je rencontre.

Je voyais bien que je vous emmenais un peu loin dans vos pensées.

* * *

Un SMS. Une dame me fixe d'un regard glacé comme le vent des Trossachs, visiblement dérangée par la vibration de mon portable, la deuxième en moins de trois minutes, sur la table de bois : « une nuit magnifique, merci Carl ! Tommy ».

Tommy m'a fait promettre de lui envoyer de mes nouvelles dès que je rentre. Je n'ai plus la passion de la morbidité. Tommy attendra.

Il sortira ce week-end, il me l'a promis. Il rencontrera un garçon de son âge. Et m'oubliera très vite. Il me racontera ses aventures, m'étouffera de détails qui me feront bander. Je conserverai ses messages dans un dossier secret ou bien crypté.

Je reviendrai lorsque Tommy me proposera de partager sa conquête en triangle. Et je lui dirai oui. Tommy me fera goûter à des perversions que je ne soupçonnais pas.

C'est qu'au dernier souffle de ma vie, je veux qu'une orgie soit organisée. Et que j'en sois l'instigateur. Le *grand masturbateur*. Le centre du monde. Que mes camarades n'aient pas plus de vingt-cinq ans. Je veux mourir entouré de jeunes amants, dans une chambre d'hôtel. Ma mise en bière se fera au champagne. Et ils continueront de faire l'amour, lorsque j'aurai quitté la pièce. *Ils feront cela, en mémoire de moi.*

V.
Cette espèce de cage

« J'dérive à l'infini... »

Serge Gainsbourg

L'heure a sonné. Palmerston Place. Il fait toujours très froid. Un moment rêvé pour me séparer de votre souvenir, qui a rejoint le prieuré de mes pensées.

J'ai allumé une bougie hier soir ; elle s'éteindra bientôt. Avec elle notre rencontre, ces confidences que vous lirez peut-être. Peut-être pas.

Si j'ai écrit cette longue missive, c'est pour qu'un jour, chez un libraire, dans un supermarché ou une bibliothèque, le temps pour vous s'arrête.

Que la personne qui vous accompagnera alors vous demande : « Que se passe-t-il ? ». Que la personne qui vous accompagnera soudain n'ait plus la moindre importance. Que cette histoire, qui est la nôtre, vous soit transmise par la grâce d'un éditeur. Que vous tentiez alors de me joindre et qu'il soit trop tard. Car on ne rattrape jamais les trains que l'on a manqués.

Que vous lisiez les premières notes de ce chant de grâce que je vous ai destiné et que vous souriez quelques larmes à mon égard.

Que vous songiez à ce qui aurait pu arriver si votre véritable adresse m'avait été donnée, si elle avait figuré en lettres capitales sur une carte de visite.

Et si vous m'aviez répondu, aurions-nous déjà cédé aux péchés de la chair ?

Nous avons joué à nous faire peur, comme des enfants. Et pourtant j'ai changé, dans ma peau, dans mon corps, que vous avez marqué par votre absence. C'est le manque qui nous pousse à écrire, à nous livrer. Notre prière à l'Inconnu était rédigée avant même que nous ayons l'audace de la coucher sur papier. Elle nous ramènera toujours à la maison du Père.

J'ai hâte de regagner le continent. Le voyageur est fatigué. A-t-il trouvé son *nomade's land* ?

C'est bizarre, cette espèce de cage qui me bloque la poitrine. Elle m'empêche presque de respirer.

* * *

Nous y sommes. Un orgue joue la Pastorale.

Je vous quitte d'une sournoise, mais lucide lettre de rupture, sans vous préciser l'heure qu'il est, sans plus pouvoir me rappeler l'heure exacte de notre rencontre.

Dix jours. Un éclair. Nous aurons peut-être l'occasion de nous revoir, dans un autre couloir, un autre business lounge. Tous les dégoûts de la vie – et ils sont fréquents – me conduisent irrémédiablement dans les aéroports.

Qu'importe le temps qui s'est réellement écoulé. Une heure, un jour, une minute, un regard peut-être. Je vous donne ma parole : mes voyages étaient sincères.

Tout s'est passé si vite. Trop vite. Je n'avais pas de montre au poignet. C'est vous qui m'avez renseigné. Quarante-cinq minutes. Le temps d'une séance, d'un passage sur le divan. D'une confession. D'un coït. D'un rendez-vous professionnel.

Avec vous et par votre grâce, je chasse de ma mémoire tous les démons de mon enfance. Avec vous, je me sépare des ombres et des monstres du placard. Avec vous, je me jette à l'eau. L'eau de vie, la matrice.

Je me suis jeté à l'écriture, comme on s'en remet à la prière, récitant des maux qui n'étaient pas toujours les miens, sans jamais tricher, qui ne se lise entre les lignes.

Conscient que d'autres me liront mieux que moi, penseront peut-être que c'est à eux que s'adresse cette lettre, je sais à présent que l'inconscient collectif prendra soin de chacun.

Nous nous quitterons dans le silence de cette cathédrale. Et derrière ce silence, les larmes de notre rencontre, qui couleront dans le sillon de notre existence, qui fait partie de notre passé. Et se jette désormais dans l'océan. Habemus vitam.

Le *Grand Masturbateur* a choisi le silence de la cathédrale pour se recueillir une dernière fois sur la dépouille de notre chute ! Cette dépouille au chevet de laquelle nos pleurs sonneraient faux.

Je vous quitte, je quitte mon corps, au terme d'un indéchiffrable itinéraire, éreinté et libéré. J'ai choisi à dessein la pierre de cette église pour réciter un « Je vous salue Marie », juste avant de vous écrire.

Il aura fallu une zone de transit, un aéroport, pour organiser notre rencontre dans l'espace-temps.

Je voudrais écrire « adieu », mais je n'en suis pas si sûr : je continuerai sans doute de rêver à d'autres rencontres, ici et ailleurs. Me lirez-vous demain ou jamais ? Et si j'ai quitté mon corps, me reconnaîtrez-vous ?

Un dernier mot, puisque la flamme se meurt. Puisque l'enfant Jésus, dans les bras de Marie, me fait signe de m'en aller. Qu'attendre ne sert plus à rien. Qu'il est temps de rentrer. De briser le silence. Que la lumière nous guide.

Le rideau tombera bientôt. Les portes de St. Mary Cathedral pourront se refermer. J'appellerai un taxi. Il m'apprendra deux ou trois mots qui feront de moi un enfant adopté, corrigera mon *r*, trop oxfordien pour être naturel. Il me demandera dix-sept livres. Je lui demanderai l'heure. Il me dira « *a quarter past two* ». Je replacerai les aiguilles du temps dans mon génome. J'enverrai un message SMS au continent. Je serai de retour. Matthieu m'attendra à la gare. Nous irons prendre un café.

Je redeviendrai le personnage principal du roman de ma vie, qui n'intéresse personne, pas plus moi que mes lecteurs.

J'avouerai à Matthieu qu'il m'a manqué. Que la distance cimente notre histoire. Il me fera l'amour, me demandera d'aller au bout de mes fantasmes et me rassurera : « C*'est comme ça que je t'aime.* »

Tommy m'écrira. J'oublierai le timbre de votre voix. J'écrirai d'autres romans, vivrai mille et une nouvelles nuits. Traverserai les eaux, inventerai d'autres existences. Nous retournerons à Menton l'été prochain. J'écrirai un nouveau testament, qui épousera d'autres circonstances. Maître Lefranc le conservera en lieu sûr. L'histoire se répétera malgré nous.

Les cloches de St. Mary me rappellent à nous. Par l'action de rupture qui consistera à signer de mes prénom et nom cette trop longue missive, je me tiens prêt à ressusciter d'entre les mots.

La vie d'un homme commence lorsque son silence ne pèse plus. Comment vous payer par la monnaie des hommes ce que je vous dois ? Le lointain souvenir d'avoir « existé ». Il en va ainsi à chacun de mes départs : je voudrais tant oublier que le retour est inévitable.

Carl Ferenzi.

VI.

Jeu reviendrai

« La structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage. »

Jacques Lacan

Carl,

Il y a cette correspondance, toujours la même. Ce panneau numérique qui indique que le prochain métro partira dans quatre minutes, pendant un bon moment.

Il y a ces pages du Figaro impossibles à tourner. Mon téléphone qui se met à vibrer. Mon téléphone que je ne décrocherai pas. Les écouteurs qui tombent de mes oreilles, que je replace à chaque fois. Une musique de supermarché. Des panneaux interdisant la fumée.

Tous les trains
Tous les bateaux
Tous les avions ne m'emmèneront
Jamais assez loin...

Il y a ces stations, douze en l'espèce. Il y a de moins en moins de voyageurs. Un garçon me bouscule et je dis « pardon ».

Une pression énergique et une porte s'ouvre. Un escalator en panne. La lumière, peu à peu. Le bus ne m'a pas attendu. Je marche. Il pleut et les gouttes font *ploc ploc ploc* sur ma tête. Je souris, parce que je suis un garçon de sept ans.

Il y a un arrêt un peu plus loin. Un message SMS. Ca fait « clic » et ça vibre en même temps. Il faut fouiller ses poches, être le dernier à monter. Il faut présenter son abonnement au conducteur qui ne me regardera pas. Toujours un étudiant ou deux, cartable au dos, pour bloquer le passage. Il faut s'asseoir. Ranger le journal, qui est mouillé.

Il y a le moteur et trente-sept âmes à bord. Il y a un teinturier, une clinique privée, un boucher, des femmes voilées, des vieillards sur les bancs publics. Des chiens et des maîtres marchent. Un cimetière et un grand magasin.

Il faut appuyer sur un bouton bleu, se lever et puis descendre. Il y a trois marches.

Rentrer, puis ouvrir la porte et laisser Lisa gambader quelques minutes. Elle fait *waf, waf*. Un chat réplique. Il fait *krssss*. Je l'appelle et elle rentre.

Il faut lire le courrier, payer ses factures ou les mettre de côté. Il faut allumer la radio. Ecouter le journal : un malheur est si vite arrivé.

Ces personnages, ces mensonges, ces gestes, toujours les mêmes, il faut les observer, les décrire, les épuiser. Alors oui, j'écris. J'écris pour éviter l'inéluctable.

J'ai mis un point final à l'histoire au coeur de laquelle tu as, dix jours durant, dix jours seulement, couché malgré toi les secrets de nos âmes.

Si je m'adresse à toi aujourd'hui, c'est éclairé par le trouble de cette correspondance, où j'ai eu parfois – je le confesse – l'impression de retrouver des scènes tronquées de ma propre histoire, mes amours déchues, quelques suspensions qui traversent – au cœur de mes nuits noires – mes soleils d'hiver, mes états d'arme.

Tu ne m'en voudras pas, mon frère, d'avoir maquillé certains visages, d'avoir travesti certaines pensées, d'avoir déplacé les prénoms dans de nouvelles cases. Tu me permettras d'avoir joué avec ta vie, ta mort, tes souvenirs, tes fantasmes, comme on manipule une poupée, comme on articule des signifiants sur un divan d'analyste.

Tu me pardonneras d'avoir brisé le silence, d'avoir parlé à ta première personne. D'avoir placé dans ton miroir, sans même te consulter, l'ombre d'un petit garçon qui n'a pas grandi.

Je ne suis pas certain que ces pages suffiront à exorciser les mots, à renaître. Mais quelle importance ? Ce travail, que nous avons accompli à deux, siamois d'inconscience, nous reconduira, un peu plus éclairés que ce matin, face à d'autres ombres, fouiller d'autres placards, retrouver d'autres couches, défouler nos âmes. Nous ouvrirons la porte, car nous n'aurons plus rien à craindre. Nous partagerons le même divan, laisserons parler d'autres drames, d'autres colères, d'autres trames, d'autres soleils.

Je ne sais, mon cher Carl, si tes pluies seront lues. Je ne sais pas davantage si ce scénario se retrouvera un jour prochain, dans l'une ou l'autre bibliothèque.

Je ne puis même garantir que tu trouveras la clé de ton énigme, l'inconnu des tes équations mentales, celui qui te parle en rêve.

Au fond, je ne sais encore rien. Malgré le temps qui passe. Malgré les rides qui se tracent. Je ne sais rien et cela m'agace.

Alors, oui, je le promets, je resterai là, autour de ce point final, éclairé par la distance et le temps, qui fleuriront ta sépulture.

Je me demande, à l'heure où je t'écris, si tu survivras, demain ; je me demande qui tu es en vérité, de l'écrivain, du journaliste, du voyageur. J'en viens même – sacrilège ! – à me demander qui des personnages de ton manège sont de chair, à commencer par cet Inconnu dans ce business lounge.

J'ai compris, Carl, que ces voyages n'ont pas quitté le quai de mes pensées. Que tu as vécu comme moi le trépas du Pater devant l'écran de ta télé.

Je garderai mien ce formidable secret, cette folie qui file entre les lignes. Si nous délirons, c'est juste par étymologie, c'est pour sortir du sillon. Nous passons nos dimanches sur les planches, au milieu d'un décor de carton, à nous demander s'il n'est pas d'autres dimensions, plus profondes, où nous ne cesserons de donner en spectacle et où nous ferons pleurer les foules.

L'Autre.

Table des mati□res

Préface 3
J'allais oublier... 5
I. Des rives à l'infini 7
II. Les *je* sont faits 8
III. La persistance de nos déboires 30
IV. Terra Cognita 44
V. Cette espèce de cage 63
VI. Jeu reviendrai 67

© Cédric Godart. Tous droits réservés.